

ÉTUDE CRITIQUE
DU
PREMIER CHANT CHORIQUE
DES
PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Méningite cérébro-spinale épidermique du cheval, observée en 1876 en Égypte. — Alexandrie, chez Mourès, 1878.

Essai d'interprétation de l'inscription préhellénique de Lemnos.
— Alexandrie, chez Penasson, 1887.

Ὅμηρου Ἰλιάδος ἑξάμετρος ἀπλοελληνική Μετάφρασις. — Τόμ. I, A. — Μ.
Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τύποις, Πενασσῶν, 1888.

Μελέτη τῶν Φοινισσῶν τοῦ Εὐριπίδου, ἐξ ἀφορμῆς τῆς ἐκδόσεως τῆς
τραγωδίας, ὑπό Δ.-Ν. Βερναρδάκη. — Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, τύποις Πενασσῶν,
1890.

Le grec alexandrin et ses rapports avec le grec ancien et le grec moderne. *Première partie.* — Alexandrie, chez Penasson, 1892.

ÉTUDE CRITIQUE

DU

PREMIER CHANT CHORIQUE

DES

PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

PAR

LE D^r B. APOSTOLIDÈS

PARIS

E. CAPIOMONT ET C^{ie}, IMPRIMEURS
6, RUE DES FOITEVINS

II. WELTER, ÉDITEUR
57, RUE BONAPARTE

—
1893

ÉTUDE CRITIQUE
DU
PREMIER CHANT CHORIQUE
DES
PHÉNICIENNES D'EURIPIDE

Le premier chant chorique des *Phéniciennes* d'Euripide est incontestablement le plus difficile de ceux qui nous restent de ce poète. Le style en est échevelé, les expressions, pour la plupart, inusitées ou mal formées, les métaphores d'une hardiesse sans pareille et la syntaxe capable de faire reculer même ceux qui connaissent le mieux les règles et les habitudes de l'idiome hellène. Aussi n'est-il point surprenant que les auteurs qui se sont occupés de cette pièce aient rencontré des difficultés insurmontables, et que les résultats de leurs études, au lieu de nous faciliter l'intelligence du texte, nous le rendent plus obscur qu'il ne l'est par lui-même.

Non moins embarrassantes sont les irrégularités qu'on rencontre dans la construction générale de la pièce.

Le chœur des *Phéniciennes* fait son entrée en scène en rythmant un petit chant antistrophique et, après avoir dit en quelques mots ce qu'il est, d'où il vient et dans quelle intention, il passe immédiatement à son *épode*, c'est-à-dire

à ce chant monostrophique, par lequel Euripide aime à terminer les chants de cette catégorie. Mais là, au lieu de nous éclairer sur ses rapports plus intimes avec le drame, au lieu de nous faire connaître les raisons de sa sympathie pour les personnages principaux, comme il arrive dans toutes les épodes bien composées, le chœur des *Phéniciennes* se borne à une simple invocation aux sanctuaires de la Montagne-Sainte, à laquelle il était destiné. Puis, après un vœu très court et sans aucun rapport avec le drame même, il interrompt subitement et sans nécessité son épode pour nous réciter deux autres petits chants antistrophiques, qui viennent hors de propos et dans lesquels on distingue parfaitement des parties qui auraient trouvé une bien meilleure place dans l'épode même.

Pour éviter au lecteur la peine d'aller chercher son *Euripide* à la Bibliothèque, nous donnons ci-joint le texte de notre chorique, tel qu'il est admis aujourd'hui dans les Écoles, plus une traduction française, celle de M. Leconte de Lisle, qui a l'avantage de suivre pas à pas le poète dans ses expressions.

ΣΤΡΟΦΗ Α΄.

Τύριον οἶμα λιποῦσ' ἔβαν
ἀκροθίνια Λοξία
Φοινίσσας ἀπὸ νάσου
Φοίβω δοῦλα μελάρων,
ἴν' ὑπὸ δεῖράσι νιφθόλοισι
Παρνασσῷ καταλάσθην,

Ἴόνιον κατὰ πάντων ἐλά-
τα πλεύσασα, περιρρότων
ὑπὲρ ἀκαρπίστων πεδίων
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἱππεύσαντος ἐν οὐρανῷ,
κάλλιστον κελᾶδημα.

STROPHE PREMIÈRE

« Abandonnant la mer Tyrienne, je suis venue de l'île Phœnicienne, récompense choisie de Loxias, esclave de Phoibos, dans son temple, où il habite sous les sommets neigeux du Parnasos, après avoir navigué la mer Ionienne, sur les plaines stériles qui roulent autour de la Sikelia, et où Zephyros pousse dans l'Ouranos ses souffles au beau bruit strident. »

ΑΝΤΙΣΤΙΨΟΦΗ Α΄.

Πόλεος ἐκπροκριθεῖς' ἐμᾶς
κάλλιστεύματα Λοξία
Καδμείων ἔμολον γᾶν,
κλεινῶν Ἀγηγοριδᾶν,
ὁμογενεῖς ἐπὶ Λαίου
πεμφθεῖς' ἐνθάδε πύργους.
Ἰσα δ' ἀγάλμασι χρυσεοτεύ-
κτοις Φοίβῳ λάτρεις γενόμεαν.
Ἔτι δὲ Κασταλίας ὕδωρ
ἐπιμένει με κόμας ἐμᾶς
δεῦσαι παρθένιον χλιδᾶν
Φοιβείαισι λατρείαις.

ANTISTROPHE PREMIÈRE

« Choisie dans ma ville comme le plus beau don à Loxias, je suis venue sur la terre kadméeenne des illustres Agénorides, envoyée vers les tours fraternelles de Laios. Comme les offrandes dorées, je suis devenue servante de Phoibos, et l'eau de la source de Kastalia m'attend, afin de baigner ma chevelure, délice virginal, dans les adorations de Phoibos. »

ΕΠΙΩΔΟΣ.

ὦ λάμπουσα πέτρα πυρρὴ,
δικύρουρον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχεῖῳ Διονύσῳ.
Ὅνα θ', ἢ καθαμέριον
στάξεις τὸν πολύκαρπον
οἴνῳ θάσ ἱεῖσα βέτρυν·
ζήθεά τ' ἄντρα θράκοντος, οὐ-
ραιὶ τε σκοπιαί θεῶν,
νιφθόλιον τ' ἕρος ἱερὸν, εἰ-
λίσσω ἀθανάτας θεῶ
χρὸς γενοίμαν ἄφροδος
παρὰ μεσόμαχα γύαλα
Φοῖβου Δίφραν προλιποῦσα.

ÉPODE

« O pierre flamboyante, qui resplendis d'une double lumière sur les cimes de Dionysos Bakkhéien, et toi, vigne,

qui, chaque jour, fais jaillir l'abondance du raisin florissant :
antres divins du Dragon, sommets d'où regardent les Dieux,
sacré mont neigeux, plaise aux Dieux que, sans crainte, je
sois un chœur dansant de l'immortelle Déesse, loin de Dirké,
dans les vallées de Phoibos, où est le nombril de la terre. »

ΣΤΡΟΦΗ Β΄.

Νῦν δέ μοι πρὸ τειχέων
Θούριος μελὼν Ἄρης
αἶμα δάκρον φλέγει·
Τὰδ' ὃ μὴ τύχει πόλει·
κοινὰ γὰρ φίλων ἄγῃ,
κοινὰ δ' εἴ τι παύεται
ἑπτάπυργος ἄδε γὰ
Φοινίσσῃ γῶρα. Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέλεια
τᾶς κερασφόρου πέφυκεν Ἰούρ,
ὧν μέτεστί μοι πόνων.

STROPHE DEUXIÈME

« Mais, voici que le cruel Arès arrive devant nos murailles
et allume la rage guerrière contre cette ville. Puisse cela ne
pas être ! En effet, les douleurs sont communes entre amis,
et si cette terre fortifiée de sept tours doit souffrir, ces maux
accableront aussi le pays Phoinicien. Hélas ! hélas ! Les enfants
d'Io Portecorne ont le même sang et je partage leurs maux. »

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΗ Β'.

Ἄμφι δὲ πόλιν νέφος
πυκνὸν ἀσπίδων φλέγει
σῆμα φοινίκου μάχης,
ἂν Ἄρης τάχ' εἴσεται
παισὶν Οἰδίου φέρων
πημονὰν Ἐρινύων.
Ἄργος δὲ Πελασγικόν,
δαμνίω τὰν σὰν ἀλλὰ
καὶ τὸ θεέθεν· οὐ γὰρ ἄδικον
εἰς ἀγῶνα τόνδ' ἐνοπλον ὄρμα
(παῖς), ὅς μετέρχεται δόμους.

ANTISTROPHE DEUXIÈME

« Mais, autour de cette ville, l'épaisse nuée des boucliers est pleine d'éclairs, image de la sanglante mêlée qu'Arès doit bientôt porter aux enfants d'Œdipous, désastre envoyé par les Erinyes. O Argos Pélasgique ! j'ai peur de ta force et de la vengeance divine. En effet, il ne se rue pas armé pour un combat injuste, celui qui réclame ses demeures ¹. »

On se tromperait beaucoup cependant si l'on voulait rendre Euripide responsable de toutes ces anomalies de style et de composition ; on se tromperait bien davantage si l'on voulait les considérer comme autant de genres de

1. *Nouvelle traduction d'Euripide*, par Leconte de Lisle. Paris, 1884.

la syntaxe et de la poésie grecques, qui auraient échappé jusqu'à présent à l'attention des Hellénistes, comme l'a voulu soutenir tout dernièrement un de mes compatriotes, M. Bernardaki. Tout porte à croire, au contraire, que nous avons sous les yeux un de ces textes anciens qui, après avoir subi toutes les vicissitudes du temps et des circonstances, ont eu, à la fin, l'infortune d'être manipulés par un de ces grammairiens de l'époque byzantine, qui firent plus de mal que de bien aux lettres grecques.

En effet, si l'on se donne la peine de lire avec attention les *scolies* anciennes recueillies par Triclinius¹, le dernier littérateur sérieux du temps de Comnènes, on ne tardera pas à se convaincre que le texte des *Phéniciennes*, sur lequel s'est basé l'ancien scoliaste, différerait essentiellement de celui que nous possédons aujourd'hui.

Dans l'ancien manuscrit, ledit chant chorique des *Phéniciennes* contenait deux seuls chants antistrophiques — εἰς τὴν εἰς τὴν κατὰ στήθεσιν μὲν στροφῆς — lesquels chants, avec l'épode, constituaient ce que les anciens appelaient une *triade épodique*², tandis que dans le texte actuel, le chant chorique en question est composé de quatre chants antistrophiques qui, avec leur épode intercalée, forment une *pentade méso-dique*, genre de poésie tout à fait inusité chez Euripide.

De plus, dans le texte que l'ancien scoliaste avait sous les yeux, les chants strophiques de la pièce contenaient chacun onze vers, au lieu de douze qu'ils contiennent aujourd'hui, et l'épode en avait trente-six, c'est-à-dire un de plus que n'en

1. *Scholia græca in Euripidi*. Tragéd. Édition G. Dindorfii Oxonii. 1863.

2. Voir Valkenaër, *Phaniss.*, p. 73, édit. de 1755.

contiennent aujourd'hui l'épode et les deux derniers chants strophiques ensemble — εἰσι γούν τῆς μονοστροφίου στροφῆς τὰ κῶλα, λσ' τῆς δὲ κατὰ σχέσιν στροφῆς ια', καὶ τὰ τῆς ἀντιστροφῆς τοσαῦτα. Il ne peut, par conséquent, exister aucun doute que la pièce ait été l'objet d'une manipulation importante.

Bien plus importantes sont les différences qu'on observe dans la mesure de ces vers.

Dans l'ancien texte, le dixième vers de la strophe et son correspondant de l'antistrophe différaient essentiellement des vers qui les avoisinaient, le neuvième et le onzième. Ceux-ci étaient des dimètres trochaïques catalectiques ou euripidiens; ceux-là des dimètres trochaïques acatalectiques; — εἰσι δὲ (τῆς κατὰ σχέσιν στροφῆς) τὸ μὲν θ' καὶ τὸ ια' τροχαϊκὰ ὀίμετρα καταληκτικά, ἤτοι ἐφθημιμερῆ, ἃ καλεῖται Εὐριπίδεια, τὸ δὲ ι' ὀμοιον τροχαϊκὸν τρίμετρον βραχυνατάληκτον¹, tandis que dans le texte que nous possédons aujourd'hui, ces trois vers de l'une et de l'autre strophe sont des dimètres trochaïques acatalectiques :

ὑπὲρ ἀκροπίστων πεδίων
 Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
 ἰππεύσαντος ἐν οὐρανῷ

 Ἦτι δὲ Κασταλίας ὕδωρ
 ἐπιμένει με κόμας ἐμάς
 δεῦσαι παρθένοιον χλιδάν.

1. Les grammairiens byzantins, qui avaient l'habitude de compter indistinctement toutes les syllabes contenues dans un vers, se trouvaient souvent obligés de reconnaître des dimètres hypercatalectiques ou des trimètres brachycatalectiques, là où la métrique moderne ne voit que de simples dimètres acatalectiques ayant deux ou quatre syllabes brèves successives, aux lieu et place d'une ou de deux longues.

Et cette différence est d'autant plus remarquable que le dixième vers de l'antistrophe, tel qu'il est donné dans les *scolies*, était un vers restauré par le scoliaste lui-même, et qu'à son dire, il avait le troisième et le quatrième pieds *χορείους* — τὸ μέντοι τῆς ἀντιστροφῆς ἐναγνίον (non ἐναγτον, comme a voulu lire King) κῶλον οὐ καλῶς ἔχον, διορθώθη παρ' ἡμῶν, καὶ ἔχει τὸν δ' καὶ τὸν γ' πόδα χορείους. — Au contraire, tel qu'il est actuellement construit

ἐπιμένει με νόμας ἐμάς

ce vers ne répond pas tout à fait à ce que nous en dit son auteur; car il a ses derniers pieds en iambes et non en *χορείους*.

Les trois premiers vers de l'épode actuelle sont, au point de vue métrique, semblables aux vers correspondants de l'épode ancienne. Les deux premiers

ὦ λάμπουσα πέτρα πυρός,
δικόρυφον σέλις ὑπὲρ ἄκρων

sont deux beaux dimètres acatalectiques composés, l'un d'un hitrochée et d'un biïambe *περίοδος ἐκ τροχαϊκῆς καὶ ἰαμβικῆς συζυγίας*, l'autre d'un antispaste pentasyllabique et d'un biïambe, *ἐξ ἀντισπάστου πεντασυλλάβου διακελυμένης τῆς πρώτης μακροῦς εἰς δύο βραχείας καὶ διᾶμβου*. Le troisième

Βακχειῶν Διόνυσου

est un dimètre catalectique phérecratien, *ἐξ ἐπιτρίτου τετάρτου καὶ βακχείου*, tandis que le quatrième qui, dans l'ancien texte,

était semblable à son précédent, c'est-à-dire un dimètre catalectique, composé d'un dispondée et d'un bacchée, τó θ' ὄμοιον ἐκ δισπονδαίου καὶ βακχείου, constitue, dans le texte actuel, un dimètre acatalectique, tout à fait semblable au cinquième vers de l'ancien texte, τó ε' ἐξ ἐπιπέδου τετάρτου καὶ πείωνος, et telles sont les mesures de

ὄνα θ' ἄ κα θαμέριον.
- - - - - | - - - - -

Il en est de même pour tous les vers qui viennent ensuite, jusqu'au treizième; c'est-à-dire que le cinquième vers de l'épode actuelle présente les mesures du sixième vers du texte ancien, le sixième celles du septième, et ainsi de suite jusqu'au treizième,

Φείδου Δίρκην προλιπεύσα

lequel, à l'instar du quatorzième de l'ancienne épode, présente les mesures du quinzième, τó ιε' ἐξ ἐπιπέδου τρίτου καὶ ἀντισπάστου.

Il est facile de conclure de là que le quatrième vers de l'ancienne épode ayant disparu, les copistes, l'un après l'autre, au lieu de tenir compte de son absence dans leurs manuscrits et de laisser les autres vers à leur place, ont fait avancer le cinquième au rang du quatrième, le sixième à celui du cinquième, et ainsi de suite, jusqu'au quatorzième, ce qui a donné lieu à ce phénomène singulier de substitution dans la métrique.

La tâche du critique devient plus embarrassante encore

dans la seconde partie antistrophique du chant. Des vingt-deux vers dont cette partie se compose, il y en a très peu qui s'accordent, au point de vue métrique, avec les vers correspondants de l'ancien texte.

Au dire du scoliaste, le 15^{me} et le 16^{me} vers de l'ancienne épode étaient des dimètres acatalectiques, τό ιε' ὅμοιον (ἀντισπαστικὸν δίμετρον) ἐξ ἐπιπέδου τρίτου καὶ ἀντισπάστου, τό ιε' ὅμοιον τῆ α', tandis que ceux qui aujourd'hui occupent leur place sont des dimètres trochaïques catalectiques ou euripidiens.

Νῦν δέ μοι πρὸς τεύχεων
θεύριος μολὼν Ἄρρης

Les vers 19, 20, 21, 22, 23, 28 et 29 qui, dans le texte d'aujourd'hui, représentent des dimètres catalectiques, sont décrits dans les *scolies*, les uns comme dimètres acatalectiques, les autres comme dimètres hypercatalectiques; et le 23^{me} qui, dans l'ancien texte, était pareil au troisième de l'épode, c'est-à-dire un dimètre catalectique phérécratien, est aujourd'hui un dimètre antispastique acatalectique, dont le dernier mot, τέχεα, n'a pris la forme ionienne que pour s'accorder avec son correspondant de la seconde antistrophe du texte actuel. Et ce vers, comme nous le verrons bientôt, n'a rien d'euripidien.

Or, si nous ajoutons à cela ce que nous avons dit en commençant, à propos des imperfections grammaticales du chant et de la distribution irrégulière du matériel dans ses différentes parties, nous sommes autorisés, il nous semble, à conclure :

1° Que le chant en question des *Phéniennes*, qui dans

l'origine était une *triade épodique*, a été transformé, dans la suite, en une *pentade mésodique* ;

2° Que les deux derniers chants antistrophiques du texte actuel ont été composés, en grande partie, avec les matériaux de l'ancienne épode ;

3° Que dans cette transformation, la plupart des vers ont non seulement changé de place et de forme, mais qu'ils se sont aussi mêlés avec un grand nombre de vers n'ayant rien de commun avec les vers euripidiens.

Dans ces conditions, il nous est impossible de nous faire une idée du rôle que le poète a voulu attribuer à ce chœur, à moins que nous ne réussissions à le rétablir en son état ancien, en éliminant tout ce qui ne porte pas le cachet d'Euripide, en corrigeant tout ce qui a besoin d'être corrigé ; enfin, en donnant à chacun des vers la place exigée par sa construction et sa signification, et non par les idées préconçues des grammairiens.

Procédant de cette manière, les archéologues arrivent souvent à reconstruire, avec les débris d'un monument ancien, tantôt un fronton, tantôt un piédestal, tantôt une colonne, qui, malgré leurs imperfections et leurs grossières soudures, nous laissent encore apercevoir le genre et les belles proportions de la construction dont ils faisaient jadis partie, bien mieux que n'auraient pu le faire des mosaïques fantaisistes fabriquées à leurs dépens.

Voyons si un système analogue pourra être appliqué dans le cas qui nous occupe, et quels seront les avantages que nous en pourrons retirer.

Commençons par déblayer le terrain et, tout d'abord,

tâchons d'éliminer de la partie antistrophique de notre chant les deux vers étrangers qui, comme nous l'avons dit plus haut, y ont été interpolés plus tard.

Quels sont ces vers ?

A une première lecture, les vers qu'on peut considérer comme interpolés dans cette partie de notre chant, sont incontestablement le quatrième de la strophe :

Φοῖβῳ θεῖλ'α μελῶθ'ἔων

et son correspondant de l'antistrophe :

κλειῶν Ἀργυροῖδαν,

car on ne peut admettre qu'Euripide, ennemi des répétitions inutiles, ait pu citer dans le premier de ces vers le nom de la Divinité (Φοῖβῳ) déjà nommée dans le vers précédent (Λεξίῃ). Il ne pouvait non plus, en bon républicain qu'il était, par devant un public qui n'aurait pas supporté l'éloge d'un tyran, charger de titres honorifiques les chefs d'une dynastie étrangère, dont les crimes étaient devenus légendaires en Grèce. Mais, pour peu qu'on examine les choses de plus près, on s'aperçoit que ces objections n'ont point la valeur qu'on serait tenté de leur attribuer de prime abord. Ce qu'Euripide dit d'élogieux, à propos des chefs de la dynastie kadméenne, il le met dans la bouche des esclaves phéniciennes, habituées, dès leur enfance, à ce langage ; c'est pour mieux caractériser le rôle du chœur. Nous allons bientôt voir, d'autre part, qu'au lieu du mot Λεξίῃ qui termine le deuxième vers de la première strophe, il nous

faudra lire très probablement *λείας*, et, cette correction faite, notre quatrième vers de la strophe ne présentera plus aucune irrégularité.

Par conséquent, les vers à éliminer devront être cherchés ailleurs et, à notre avis, ce sont ceux qui terminent aujourd'hui les deux premières strophes, le

κάλλιστον κελάδημα

et le

Φριβείαισι λατρείαις,

car ces vers seuls ne se relient avec les précédents ni par la syntaxe, ni par le sens, et l'on pourrait les supprimer sans porter atteinte au sens général de la pièce.

Tous les scolastes et commentateurs d'Euripide s'accordent à considérer le

κάλλιστον κελάδημα

comme une apposition de Zéphire ou des souffles de Zéphire, et traduisent : « *le Zéphire ayant soufflé avec véhémence, ce qui constitue le plus agréable bruit sous le ciel de notre ville*, τοῦ Ζεφύρου πνεύσαντος ἰσχυρῶς, τὸ κάλλιστον τοῦτο εἰς τὸν Οὐρανὸν τῆς πόλεως ἡμῶν ἀκουόμενον κελάδημα, *Strepitus ille e flatu quem Zephyrus celeriter equitando excitat* », sans prendre en considération que, dans ce genre de construction, sujet et complément (apposition) doivent être au même cas : Ἀγαμέμνων, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής. Ἴδην ἴκανε, μήτέρα θηρῶν, etc. Et lors même que l'apposition se rapporte à

une phrase entière, cette phrase est formée de manière que le lecteur ou l'auditeur puisse facilement transformer en sujet le verbe à l'infinifit.

Τάνταλος ἀκόλαστον εἶχε γλῶσσαν, αἰσχίστην νόσον, οὐ ἴ'ον entend, τὸ ἔχειν ἀκόλαστον γλῶσσαν αἰσχίστη νόσος. Ἐπλευσεν εἰς Ἄϊδα, πόνων τελευτάν. Τὸ πλεῦσαι εἰς Ἄϊδα πόνων τελευτή. Χάριτας Μούσαις συγκαταμιγνύς, ἀδίστην κοινωνίαν. Τὸ συγκαταμιγνῆναι τὰς Χάριτας ταῖς Μούσαις ἀδίστη κοινωνία. Mais on ne saurait jamais dire Ζεφύρου πνεύσαντος, κάλλιστον κελάδημα.

Le seul passage que l'on aurait pu citer à l'appui de cette syntaxe vraiment extraordinaire est celui qui termine le prologue d'Héraclès :

Τοιοῦτον ἀνθρώποισιν ἢ δυσπραγία,
ἧς μήποθ' ὄστις καὶ μέσῳ εὖνος ἐμοί
τύχοι· φίλων ἔλεγχον ἀψευδέστατον.

Mais avant de faire état de ce passage, il faudra, je crois, nous assurer si vraiment il nous vient directement d'Euripide, ou s'il n'a pas été introduit lui aussi par quelque commentateur qui, plus qu'Euripide, eût aimé à parler par sentences. Le fait est que, de tout temps, ce vers a été considéré comme incorrect et que, plus d'une fois, il a été l'objet de critiques et de retouches. Eustache voulait lire :

φίλων ἔλεγχος (τὸ) ἀψευδέστατον

Heath :

φίλων ἔλεγχος ἀψευδέστατος,

et, dans ces conditions, il ne peut certes constituer un exemple probant.

Il est à observer, d'autre part, que si les souffles de Zéphire étaient, pour ceux qui passaient leur été en Phénicie ou dans les plaines de la Sicile, un très agréable et très désiré phénomène atmosphérique, ils ne présentaient pas les mêmes avantages pour ceux qui devaient, comme ces Phéniciennes, voyager en bateau voilier, de Tyr en Béotie. On ne peut non plus admettre qu'Euripide, scrupuleux observateur de la nature, ait pu faire voyager ses Phéniciennes par un vent si opposé à leur direction, ni entreprendre l'éloge de ce vent au moment où il eût été désagréable à tout le monde.

On ne peut, par conséquent, rattacher ni par le sens, ni par la syntaxe, le dernier vers de la première strophe, tel qu'il est aujourd'hui, avec ceux qui le précèdent, et nous allons voir, lorsqu'il sera question de l'explication de la pièce, que la suppression de ce vers, loin de nuire au sens, le rend au contraire beaucoup plus naturel et beaucoup plus logique.

Il en est de même du vers qui termine la première antistrophe :

Φοιβείαισι λατρείαις.

Si vraiment le verbe δεῦσαι qui précède ces deux mots dans l'antistrophe, a pour sujet le ὕδωρ Κασταλίας ou ἡ Κασταλία, il faut absolument lui donner comme complément le κόμας ἐμάς. Τὸ ὕδωρ τῆς Κασταλίας ἐπιμένει δεῦσαι κόμας ἐμάς, *les eaux de Castalie attendent encore pour mouiller ma chevelure.*

Si, au contraire, on veut donner comme sujet à ce verbe le chœur, représenté dans ce cas par le pronom personnel *μέ*, τὸ ὕδωρ τῆς Κασταλίας ἐπιμένει *μέ* δεῦσα, *les eaux de Castalie attendent encore que j'aie mouillé ma chevelure*, alors le verbe a besoin d'un second complément au datif : δεῦσά τινι; et, Φοιβεΐασι λατρείαις ne peut en tenir lieu, car la phrase qui en résulterait n'aurait aucun sens.

Il n'y a, par conséquent, aucun doute que ces deux vers aient été interpolés dans le texte par les copistes, et, si l'on se donne la peine d'examiner un peu mieux les faits, on ne tardera pas à reconnaître les circonstances dans lesquelles cette interpolation a eu lieu.

Grâce aux travaux de MM. King, Valkenaër et Matthias, nous savons aujourd'hui que, dans les meilleurs manuscrits des anciennes *scolies* d'Euripide, l'expression *καλλίστων κελάδων* se trouve en parallèle avec *καλλίστων* ou *ἐξείρετων ἀνθρώπων* ou *καλλίστ' ἀνθρώπων*, et que ces différentes versions constituent autant de gloses copiées sur la marge des manuscrits.

Or, comme la même phrase *καλλίστ' ἀνθρώπων* se retrouve dans d'autres pages d'Euripide (*Médée*, 943; *Herod.* I., 196, etc.) comme explication du mot *καλλιστέρων*, que nous lisons dans le deuxième vers de notre antistrophe, il est plus que probable qu'un lecteur d'Euripide avait noté cette explication à la marge de son manuscrit, et que de là, un autre l'a rapportée à la fin de la strophe, croyant qu'elle en faisait partie. Mais ne pouvant pas la mettre en rapport avec ce qui précédait, et s'étant rappelé qu'un des plus anciens qualificatifs de Zéphire était celui de *κελάδων*, il n'a pas hésité à

convertir le mot ἀνάθημα en κελάρημα, ce qui a donné naissance à la version qui nous embarrasse aujourd'hui.

Par le même procédé a dû être également interpolé le douzième vers de l'antistrophe. Évidemment l'expression Φριθείασι λατρείαις est une simple mutation du λατρειῶν Φριθείων, qui, comme nous allons le voir, constituait le quatrième vers de l'ancienne épode. Un copiste, l'ayant omis dans le cours de son travail, a dû le noter en marge, d'où un autre copiste l'a reporté à la fin de l'antistrophe, et, pour mieux le rattacher avec ce qui précédait, l'a mis au cas exigé par le verbe δεῦσαι. Enfin, pour l'accorder, au point de vue métrique, avec les vers correspondants de la strophe, il a changé l'ordre des mots en écrivant :

Φριθείασι λατρείαις.

Les raisons qui nous portent à considérer le λατρειῶν Φριθείων comme le quatrième vers de l'ancienne épode, sont aussi nombreuses que concluantes.

Tout d'abord, il n'est pas admissible que les Phéniciennes de notre chœur, les futures hiérodules de Phœbus, dans leur première invocation publique aux sanctuaires de la montagne sainte, le Parnasse, après avoir rappelé les fêtes et les sacrifices qui s'y faisaient en l'honneur de Bacchus, aient pu oublier celles de la divinité à laquelle elles étaient plus particulièrement consacrées. Cette faute serait aussi extraordinaire que celle que commettrait, de nos jours, un membre du clergé nouvellement attaché au service du Vatican, si, après avoir

invoqué dans sa prière le nom de saint Paul, il oubliait celui de saint Pierre.

Nous ferons remarquer, en second lieu, que l'expression *δικόρυφον σέλας* qu'on rencontre presque en tête de notre épode, exige l'introduction de *λατρείων Φοιδήτων* à cette place. Tous les scolastes et commentateurs, en interprétant ce vers, observent que le Parnasse avait deux cimes, dont l'une était consacrée à Apollon, l'autre à Bacchus, et que ce *δικόρυφον σέλας* se rapportait aux cérémonies célébrées en l'honneur de ces deux divinités : *Δικόρυφον αὐτὸ εἶπεν ἐπειδὴ περ ἐν ἀμφοτέραις ταῖς ἄκραις τοῦ Παρνασοῦ εἰσὶν ἱερά, τὸ μὲν τῆς Ἀρτέμιδος καὶ Ἀπόλλωνος τὸ δὲ Διονύσου. Ἐπειδὴ τοῖσιν ἐν ἑκατέρᾳ πῦρ ἀνεκίετο πρὸς τὰς θυσίας, τούτου χάριν καὶ τὸ πῦρ δικόρυφον εἶπεν (scoliaſt.).* Il serait, par conséquent, tout à fait inexplicable qu'Euripide, après avoir parlé des deux feux qui couronnaient les cimes du Parnasse, n'ait mentionné l'origine que d'un seul et justement de celui qui avait le moins de rapport avec son sujet.

Une autre raison qui nous encourage à faire cette rectification est la présence dans la pièce d'un vers mal placé, auquel il suffit de donner dans l'épode la forme et la place que nous venons d'indiquer, pour corriger toutes les irrégularités qu'on observe dans le texte actuel.

Mais ce qui nous paraît le plus concluant, c'est que ce vers présente les mêmes mesures que le scolaste attribue au quatrième vers de l'épode existant à son époque. Comme lui, le vers *λατρείων Φοιδήτων* constitue un dimètre catalectique pliérecratien, composé d'un dispondéc et d'un bacchéen : τὸ δ' ὀμέτρον καταληκτικὸν ἐκ δισπονδέου καὶ Βακχέου.

Il est donc, à notre avis, démontré que le dernier vers de

la première antistrophe du texte actuel était, dans l'antiquité, le quatrième de l'épode et il nous semble juste de lui faire reprendre sa place.

Il est beaucoup plus difficile de reconstruire la partie qui manque dans notre épode. Des vingt-deux vers qui composent les deux dernières strophes du chant d'aujourd'hui, parmi lesquels nous devons chercher ceux qui ont été pris dans l'ancienne épode, il n'en est aucun qui puisse faire suite à la partie que nous possédons. D'où l'on peut conclure que, dans ce passage, le chant a subi une perte considérable. Or, comme il est impossible d'évaluer *a priori* l'importance de cette perte, ni de distinguer le vers actuel par lequel commençait la partie détachée de l'épode, nous sommes forcés de procéder à sa restauration en commençant par la fin.

En lisant avec attention la seconde strophe du texte actuel, il est impossible de méconnaître que ses derniers huit vers :

τᾶδ' ὃ μὴ τύχοι πόλει·
καὶ γὰρ φίλων ἄγχι,
καὶ δ' εἴ τι πέισεται
ἑπτάπυργος ἄδε γὰρ
Φοινίσσῃ γόρῃ. Φεῦ, φεῦ,
καὶνὸν αἶψα, καὶνὰ τέλει
τῆς κερκασσέρου πέφυκεν Ἴους,
ὧν μέτεστί μοι πόνων

constituent un tout complet ayant les caractères des morceaux par lesquels Euripide aime à terminer les épodes

de ce genre. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à le comparer à la fin de l'épode du second chant chorique des *Phéniennes*, v. 676 :

Καὶ σὲ τὸν προμμάτορος
Ἰούς ποτ' ἔκγονον
Ἐπαφρον, ὦ Διὸς γένεθλον,
ἐκάλεισ' ἐκάλεισα βαρδάρῳ βῶα,
ἰώ, βαρδάρως λιταῖς,
βᾶθι βᾶθι τάνδε γᾶν·
πέμπε πυρρόρους
θεᾶς, ἄμεινε τᾶδε γᾶ.

et à celle d'*Ion*, 719.

Μήποθ' εἰς ἐμὴν πόλιν ἴκειθ' ὁ παῖς,
νέαν δ' ἀμέραν ἀπολιπὼν θάνασι,
στενομένην γὰρ ἂν πόλις ἔχοι
σκῆψιν, ξενικὸν εἰσβολάν.
Ἄλις, ἄλις, ὁ πάρος ἀρχαγὼς
ῶν Ἐρεχθεὺς ἄναξ.

Il en est de même dans *Hécub.* 950; et dans *Héraclid.* 378, etc.

Il ne nous paraît pas téméraire, par conséquent, d'admettre que ces huit vers constituaient réellement la lin de notre épode, le piédestal classique sur lequel reposait la colonne monumentale dont les matériaux ont été si maltraités par les grammairiens de Constantinople.

Un autre morceau qu'on aurait pu ajouter au précédent, sous réserve toutefois d'un ou deux vers intermédiaires qui manquent, sont les quatre vers suivants :

σῆμα φρονίας μάχης
ἄν Ἄρης τάχ' οἴσεται
παισὶν Οἰδίου φέρων
πημυγὰν Ἐρινύων.

Cette réserve nous est suggérée en partie par la brusque transition du chœur d'un genre d'idées à un autre, en partie par l'habitude d'Euripide de faire précéder presque toujours les vœux solennels de ses personnages par une invocation à la Divinité, dont ils en attendent la réalisation. (Voir *Phénic.* 85, 190, 676, etc.)

Les derniers vers qu'on aurait pu enfin tirer de cette partie antistrophique du chant et qui, par conséquent, constitueraient le commencement de la partie à ajouter à celle qui nous reste de l'ancienne épode, sont incontestablement le premier et le troisième vers de la seconde strophe :

Νῦν δέ μοι πρὸ τεύχεων
αἶμα δάϊον ἐλέγχει

car ce sont, comme nous allons le voir bientôt, les seuls qui se laissent adapter d'une manière parfaite aux vers qui suivent et, en même temps, qui permettent d'entrevoir le sens de la partie disparue.

Or, une fois ces quatorze vers enlevés, ceux qui restent ne

peuvent d'aucune manière faire partie de notre épode ; et, si les objections qui vont immédiatement suivre ont la valeur que nous leur attribuons, *tous ces vers doivent être considérés comme interpolés et mis de côté.*

Pour maintenir en la place qu'il occupe actuellement le vers

Θούριος μολών Ἄρης,

scoliastes et commentateurs s'accordent à traduire : « *le fougueux Arès, arrivé sous nos murs, excite un peuple ennemi à nous faire la guerre,* » sans prendre en considération que le verbe φλέγω n'a jamais chez Euripide ni chez les autres tragiques le sens qu'on veut lui donner dans ce passage. Partout où on le rencontre, ce verbe est toujours pris dans le sens de « *mettre quelque chose en flammes* », et cela dans le but d'éclairer ou de consumer ou de menacer, jamais dans celui d'irriter ou d'exciter. Πυρί με φλέξον. Esch., *Pr.* 582. Εὖτ' ἂν φλέγων ἀκτίων ἥλιος γθόνα λήξῃ. *Pers.*, 364. Φλέγειν πεύκα. Soph., *OEd. R.* 213. Φλέγειν λαμπᾶσι τὸδ' ἱερόν. Eurip., *Tr.* 309. Πάνθ' ὁ μέγας χρόνος μαρτάνει τε καὶ φλέγει. Soph., *Ajax*, 714. Ζεὺς διὰ χειρὸς βέλος φλέγων. Esch., *Sept.* 512. Pour le trouver avec la dernière signification, il nous faudra descendre jusqu'à la basse époque byzantine. Au dire d'Henry Estienne, c'est Suidas qui, le premier, en fait mention. Φλέγει : ζωपुरεῖ, ἀντιγείρει, dit le lexicographe byzantin, et il donne pour exemple le fameux vers d'*Ajax* de Sophocle :

Ἄταν εὐραλίαν φλέγων,

qui, certes, peut avoir une autre explication bien plus conforme aux habitudes de la langue grecque. Or, comme le verbe *accendo*, l'équivalent de φλέγω, avait aussi cette signification chez les Romains, il est plus que probable que les Grecs, sous l'influence de la langue dominante dans leur pays, l'aient introduite également dans leur idiome, et que par conséquent φλέγω, dans le sens d'*exciter*, constitue un de ces nombreux latinismes qui distinguent le grec de l'époque byzantine.

De sorte que si nous sommes tenus d'expliquer Euripide par le dictionnaire de son temps, et non par celui des auteurs byzantins, nous serons obligés, en lisant ledit vers tel qu'il est actuellement placé, de reconnaître qu'Arès, en arrivant sous les murs de Thèbes, s'était mis à exterminer et non à pousser à la guerre le peuple ennemi qui était en train de cerner la ville; ce qui changerait singulièrement son rôle, par rapport à nos Phéniciennes.

Une autre circonstance qui nous engage à considérer le vers en question comme interpolé, c'est la facilité avec laquelle s'adaptent, après sa suppression, les vers qu'auparavant il séparait. C'est encore l'extrême concordance de l'idée qu'ils expriment avec ce que les Phéniciennes étaient censées dire en cette occasion : « *Mais à présent, un peuple ennemi allume sous nos murs le signal d'un combat meurtrier, qu'Arès ne tardera pas à pousser jusqu'à Thèbes.* »

On peut en dire autant des deux premiers vers de l'antistrophe :

ἀμφὶ δὲ πόλιν νέφος
ἀσπίδων πυκνὸν φλέγει.

Un épais nuage donne l'idée de l'obscurité et non de la lueur, et partout où l'on rencontre ce mot, c'est toujours le verbe κρύπτω ou κλύπτω qui l'accompagne et non le verbe φλέγω.

D'ailleurs, si étincelants qu'on aurait pu supposer les boucliers des Argiens, ils ne pouvaient certes, puisqu'ils formaient un épais nuage, luire d'une manière extraordinaire et encore moins embraser le signal de la bataille qui menaçait la ville.

Non moins nombreuses ni moins concluantes sont les raisons qui nous engagent à mettre entre parenthèses les cinq vers qui terminent la seconde antistrophe du chant actuel :

Ἄργος ὦ Πελασγικόν,
δειμνίω τὴν σὴν ἀλκὴν
καὶ τὸ θεῖον· οὐ γὰρ ἄδικον
εἰς ἀγῶνα τὸνδ' ἔνοπλος ὄρμη
παῖς, ὅς μετέρχεται δόμους.

Par leur sens et la place qu'ils occupent, ces vers constituent la fin d'une épode, dont la présence en cet endroit est tout à fait inexplicable.

Il est à observer, en second lieu, que ce que les Phéniciennes disent en cette occasion ne s'accorde ni avec leur situation ni avec la réserve dont elles font preuve dans toute la tragédie.

A leur départ de Tyr, ces jeunes filles ne savaient rien de la querelle qui divisait les deux petits-fils de Laïus ; elles ne s'attendaient pas non plus à trouver une guerre à leur arrivée en Béotie ; elles ne pouvaient pas savoir, par conséquent,

lequel des deux frères avait tort ou raison. En supposant même qu'après leur arrivée à Thèbes, elles s'en fussent informées, leur état de prisonnières ne leur permettait pas de se mêler de pareilles questions, et encore moins d'avancer une opinion défavorable au prince régnant.

La version du scoliaste, d'après laquelle le poète aurait formé son chœur, avec intention, de personnes étrangères et non indigènes, pour mieux pouvoir blâmer, par leur entremise, la conduite illégale d'Étéoclês, ne paraît pas acceptable. Car, en dehors de ce passage et de celui des vers 500-501, dont nous nous permettons de contester l'authenticité, on ne trouverait pas dans toute la tragédie un seul endroit où les Phéniciennes s'expriment quelque peu défavorablement contre le prince régnant. Dans les vers 447-448, le chœur avoue que ce n'est pas à lui, mais à Jocaste, de trouver les moyens de réconcilier ses fils. Dans les vers 1200-1201, il se hâte de rétracter une opinion aussi raisonnable qu'inoffensive, de peur de se trouver en désaccord avec les Divinités du pays :

καλὸν τὸ νικᾶν · εἰ δ' ἄμείνον' εἰ θεοὶ
γνώμηγ' ἔχουσιν, εὐτυχῆς εἶην ἐγώ.

et dans les vers 1305-1308, il interrompt ses lamentations à l'occasion de la mort de deux frères, Étéocle et Polynice, de peur d'irriter Créon qui, par ce double malheur, venait d'acquérir un trône, auquel il ne s'attendait point :

Ἄλλὰ γὰρ Κρέοντα λείψω τόνδε θεῶν συννεφεῖ
πρὸς δόμου στείνοντα, παύσω τῶν παρεστῶτα γόου.

Mais ce qui nous porte le plus à considérer ces vers comme interpolés, c'est leur composition incorrecte.

Il est difficile d'admettre qu'Euripide ait pu donner à la ville d'Argos, dans le Péloponèse, le nom Ἄργος τὸ Πελαγονικόν, appellation qui, à partir d'Homère, servait à désigner la Thessalie¹. Il aurait dit, comme dans *Oreste*, 692, 1247 et 1296 : Ἄργος Πελαγονόν, non Πελαγονικόν. Et s'il est certain que dans un autre endroit (*Oreste*, 1601) le poète se sert également de la même expression pour désigner la ville du Péloponèse, il n'en est pas moins vrai qu'on doute encore s'il ne faudrait pas lire dans cet endroit Πελαγονικόν au lieu de Πελαγονικόν. D'ailleurs, le plus ancien manuscrit que nous possédons, celui de Thucydide, nous donne Πελαγονικόν partout où les autres portent Πελαγονικόν, et grâce à Ethienne de Byzance, nous savons que les savants d'Alexandrie avaient soulevé des objections sérieuses contre le mot Πελαγονικόν, prétendant qu'il n'était pas en usage chez les anciens².

Un autre mot qui indiquerait que ces vers sont de la basse époque, c'est τὸ θεῖον. L'adverbe θεῖον est très fréquent dans Euripide, aussi bien que dans Eschyle, mais on ne le trouve nulle part réuni, comme ici, à l'article. Ceux qui croient le contraire se basent sur un passage de Rensus, vers 199. Mais il suffit d'y jeter un simple coup d'œil pour se convaincre qu'on a très mal compris ce passage. Il y est dit : τὰ θεῖα θεῖον ἐπιθέτω σοι Δίκα et non τὰ δὲ θεῖον, comme M. Bernardaki le donne, et la différence des deux versions est énorme.

1. Voir Strabon, VIII, 369.

2. Des recherches ultérieures nous ont amené à considérer le vers 1601 d'*Oreste* comme interpolé.

Non moins défectueuse est la construction dans la phrase :

οὐ γὰρ ἀδίκον
εἰς ἀγῶνα τόνδ' ἐνοπλον ἔρμῃ
παῖς, ὅς μετέρχεται δόμους.

Tous les commentateurs s'accordent à traduire « *non enim injustum ad certamen hoc armatum ruit* » ; mais si ce genre d'expressions s'accorde avec les habitudes de la langue latine, il n'en est pas de même pour la langue grecque. En lisant avec attention la phrase en question, on ne tardera pas à comprendre que le mot ἀδίκον représente ici un adverbe et se rapporte au verbe ἔρμῃ et non à ἀγῶνα, et que l'adjectif ἐνοπλος convient bien mieux à παῖς qu'à ἀγῶνα. C'est donc avec le premier qu'il doit s'accorder en genre et en cas et non avec le second. Telle est au moins la syntaxe du passage euripidien, vers 780-782 :

ὡς εἰς ἀγῶνα τὸν προκείμενον ἄρδης
ἔρμῳ μὲν ἤδη ζῆν δίκην νικηφόρῳ

qui très probablement a servi de modèle à l'auteur des trois derniers vers de l'antistrophe du texte actuel, et il suffit d'une simple comparaison entre ces deux passages pour en saisir toute la différence.

Il n'y a, par conséquent, aucun doute que tous ces vers aient été composés par le grammairien qui a manipulé si profondément notre chant, heureusement assez mal pour qu'il nous soit facile de le reconnaître aujourd'hui.

Or, si nous ajoutons les quatorze vers tirés des deux dernières strophes du texte actuel à ceux qui sont contenus dans l'épode du même texte, nous aurons vingt-huit vers de l'épode ancienne, au lieu de trente-six qu'elle contenait; d'où il résulte que l'ancienne épode a perdu en tout huit vers, dont six ou sept avaient leur place très probablement entre le 14^e et le 21^e, et un ou deux entre le 26^e et le 29^e. Cette conclusion est, d'ailleurs, parfaitement d'accord avec les scolies métriques recueillies par Triclinius. En effet, dans ces scolies, après les quatorze premiers vers de l'ancienne épode, sont notés six à sept vers acatalectiques qu'on cherchera en vain dans la seconde partie antistrophique du texte actuel. Dans celui-ci, au contraire, on rencontre huit nouveaux vers qui, comme nous venons de le démontrer, n'existaient pas dans la première épode.

Si ces considérations ont la valeur que nous leur accordons, il nous semble permis de rétablir l'épode de la manière suivante :

Ὡ λάμπουσα πέτρα πυρός,
δικέρυρον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχειῶν Διονύσου
λατρεῖων Φοιβηΐων.
Οἶνα θ', ἃ καθαμέριον
στάζεις τὸν πολύκαρπον
οἰνάνθας εἶσα βότρυν·
ζήθεά τ' ἄντρα δράκοντος, οὐ-
ρειά τε σκοπιάι θεῶν,
νιφρόδλον τ' ὄρος ἱρόν, εἰ-
λίσσω ἀθανάτας θεοῦ

χρῶς γανοίμαν ἄφοβος
παρὰ μεσόμεγαλα γύαλα
Φοῖβου Δίρκην προλιποῦσα.

.
.
.
.
.
.

Nūn δέ μοι πρό τειχέων
αἶμα δάϊον φλέγει
σῆμα φοινίας μάχης,
ἂν Ἄρης τάχ' εἴσεται
παισὶν Οἰδίπῳ φέρων
πημονῶν Ἑρινύων

.
.

τάδ' ὃ μὴ τύχοι πόλει·
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πείσεται
ἐπτάπυργος ἄδε γὰ,
Φοινίσσα χώρα. Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέκνα
τῆς κερασφόρου πέφυκεν (Ἴου),
ὧν μέτεστί μοι πόνων.

Le squelette de notre chant ayant été ainsi constitué, il nous faut, à présent, le débarrasser des fautes et des interpolations contenues dans ses détails.

Commençons par la partie antistrophique du chant.

Nous avons dit plus haut qu'au lieu du mot *Αεξία* qui termine le deuxième vers de la strophe, nous devons lire très probablement *λείας*.

Les raisons qui militent en faveur de cette substitution sont nombreuses. Tout d'abord, nous savons que le mot *ἀκροθίνια* et son analogue *ἀπαρχαί*, toutes les fois qu'on les rencontre seuls chez les tragiques et les auteurs classiques, signifient la meilleure partie des récoltes qu'on avait l'habitude d'offrir aux dieux. *Ἀκροθίνια, ἀπαρχή τῶν θινῶν· θίνες δὲ εἰσὶν οἱ σωροὶ τῶν πυρῶν ἢ κριθῶν* (Hesych.). Aussi lit-on dans Eschyle, *Eum.*, 824 :

Πολλῆς δὲ γώρας τῆςδ' ἔσ' ἀκροθίνια θύει
πρὸ παίδων καὶ γαμηλίου τέλους.

et dans un de ses Fragments

Πεῦ μοι τὰ πολλὰ δῶρα κἀκροθίνια;

Tandis que lorsqu'ils expriment la meilleure partie du butin de guerre, et c'était le cas de nos Phéniciennes, ces mots sont suivis de *λείας*, *λαφύρων*, *δουρός*, *πολέμου*; p. ex. *δουρός ἀκροθίνια* (*Phénic.*); *ἀπαρχαὶ πολέμων σκυλευμάτων* (*id.*); *ἐδάσαντο τὴν λείαν καὶ τὰ ἀκροθίνια ἔπεμψαν εἰς Δελφοῦς* (*Hérod. VIII, 121*).

Une autre raison qui motiverait encore cette rectification, c'est la répétition du nom de Phœbus dans le vers suivant, répétition anormale que notre correction fait disparaître.

Il faut aussi tenir compte de la facilité avec laquelle le

copiste pouvait confondre le mot $\lambda\epsilon\acute{\iota}\alpha\varsigma$ avec $\Lambda\omicron\zeta\acute{\iota}\alpha\varsigma$. En effet, si nous admettons que le premier de ces mots avait perdu dans le texte deux de ses lettres, la deuxième et la cinquième, $\lambda(\epsilon)\alpha(\zeta)$, rien n'était plus facile au copiste que de les restituer en les empruntant au mot qui terminait le deuxième vers de l'antistrophe, et en accordant à $\acute{\alpha}\nu\theta\omicron\beta\acute{\iota}\nu\iota\alpha$ une signification abusive, comme il en convient lui-même. $\acute{\Lambda}\nu\theta\omicron\beta\acute{\iota}\nu\iota\alpha$, $\kappa\alpha\tau\acute{\omega}\varsigma$ $\mu\epsilon\tau\grave{\alpha}$ $\alpha\acute{\iota}$ $\tau\omicron\omega\upsilon\upsilon$ $\kappa\alpha\tau\alpha\chi\eta\tau\iota\sigma\tau\iota\kappa\omicron\varsigma$ $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\upsilon\tau\alpha\iota$, $\kappa\alpha\acute{\iota}$ $\alpha\acute{\iota}$ $\acute{\alpha}\nu\theta\omicron\beta\acute{\iota}\nu\iota\alpha$ $\tau\eta\varsigma$ $\lambda\acute{\epsilon}\iota\alpha\varsigma$. Mais ce $\mu\epsilon\tau\grave{\alpha}$ $\tau\alpha\upsilon\tau\alpha$ se rapporte à l'époque alexandrine¹, et lorsqu'il s'agit d'expliquer Euripide, c'est du dictionnaire de son époque et non de celui des Hellénistes que l'on doit faire usage.

Nous observerons, en dernier lieu, que le vers en question doit correspondre non avec le deuxième, mais avec le quatrième de l'antistrophe actuelle,

$\gamma\lambda\epsilon\iota\omega\acute{\nu}$ $\acute{\Lambda}\gamma\eta\gamma\omicron\sigma\pi\iota\delta\acute{\omega}\nu$,

et que, par conséquent, il doit être, comme ce dernier, un dimètre catalectique et non acatalectique.

Le second passage de la strophe qui doit être sérieusement corrigé est le suivant

$\acute{\epsilon}\lambda\acute{\alpha}$ -

$\tau\alpha$ $\pi\lambda\epsilon\acute{\upsilon}\sigma\alpha\sigma\alpha$, $\pi\epsilon\pi\acute{\iota}\rho\acute{\rho}\acute{\upsilon}\tau\omega\upsilon$

$\acute{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\rho$ $\acute{\alpha}\nu\alpha\sigma\pi\acute{\iota}\sigma\tau\omega\upsilon$ $\pi\epsilon\delta\acute{\iota}\omega\upsilon$

$\Sigma\iota\kappa\epsilon\lambda\acute{\iota}\alpha\varsigma$ Ζεφύρου $\pi\nu\sigma\alpha\acute{\iota}\varsigma$

$\acute{\iota}\pi\pi\epsilon\acute{\upsilon}\sigma\alpha\gamma\tau\omicron\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ $\omicron\upsilon\theta\alpha\upsilon\theta\acute{\omicron}$.

1. Le premier exemple de $\acute{\alpha}\nu\theta\omicron\beta\acute{\iota}\nu\iota\alpha$ dans ce sens, se trouve dans *l'Épître aux Hébreux*, VII, 4, et chez Clém. d'Alexandrie, I, p. 349. A.

Presque tous les éditeurs des *Phéniciennes* mettent la virgule après *πλεύσασα* et considèrent le mot *περιρρέτων* comme un second complément du *πεδίων Σικελίας*, sans songer qu'une pareille profusion d'éloges ne pouvait guère convenir à une île que le poète ne cite ici que très accidentellement et dont le nom, à cette époque, ne sonnait plus très agréablement aux oreilles des Athéniens.

D'autre part, la composition de ces vers pêche par la forme aussi bien que par la syntaxe. On peut dire *περιρρέτων ὑπὲρ πεδίων* comme *ἀκαρπίστων ὑπὲρ πεδίων*, mais *περιρρέτων ὑπὲρ ἀκαρπίστων πεδίων* est une phrase dont on chercherait en vain un second exemple chez les auteurs.

Il est à observer ensuite que dans le sens qu'on veut lui donner ici, le mot *ἐλάττα* n'est pas en usage chez Euripide. Partout où on le rencontre dans ce poète (*Bacch.* 683, 1059, 1062, 1093, 1108; *Phén.* 1517; *Alc.* 589, etc.), ce mot sert à désigner l'arbre ou le bois de sapin, mais non le navire et encore moins la rame, comme on l'a enseigné jusqu'à présent¹. Pour exprimer ces idées, Euripide se servait des mots *ναῦς* et *κόπη*, et de celui de *πλάττα* (*Héc.* 39; *Or.* 54; *Tr.* 877; *Iph. T.* 1347 et 1427), mot qu'on a tort de confondre avec *ἐλάττα*. *Πλάττα* est la forme dorienne du mot *πλώτῃ* ou *πλωτή*, par lequel les Ioniens d'Asie avaient transcrit le mot phénicien Fulk (Movers) et il désignait, à l'instar de celui-ci,

1. Le *ἐλάτταν πομπαίαν*, *Iphig. Aul.*, 171, et le *ἐλάταις χιλιοναῦσιν* concernant des vers interpolés, faciles à reconnaître. Tandis que dans le *ἐλάττα δικώπων* d'*Alc.*, 446, il n'y pas de doute qu'un copiste ait substitué *ἐλάττα* à *πλάττα*, dans le but de mettre en concordance métrique le vers respectif avec son correspondant de l'antistrophe, vers qui commence par deux brèves au lieu d'une longue : *μελέων ἀοιδοίς*.

le navire et plus particulièrement le navire phénicien ou construit à la phénicienne; et comme les navires de cette provenance excellaient en vitesse, le mot *πλάτα* n'a pas tardé à prendre la signification de bateau marcheur et correspondait à ce que les Grecs avaient appelé plus tard *ἑρόμωνα* ou *τριήρεις*. Or, comme tout porte à croire que ce fut un bâtiment de ce genre et non un navire ordinaire de commerce qui amena nos Phéniciennes de Tyr en Béotie, il est plus que probable que ce fut le mot *πλάτα* et non *ἐλάτα* qui, dans l'origine, doit avoir figuré dans le passage qui nous occupe.

Mais *πλάτα* est un de ces mots qu'Euripide n'aime pas à citer sans le faire accompagner d'un complément indiquant la qualité qui doit le distinguer dans la circonstance : *πρωτό-πλους πλάτα*, *πεντοπόρος πλάτα*, *ὦ ταχεῖα πλάτα*, *πολύκωπος πλάτα*, etc. Or ce complément, qui fait défaut ici dans le texte, se retrouve en traduction dans certaines scolies, où on lit, en face de *ἐλάτα πλεύσασα περιρρύτων* : *ἐλάτα πλεύσασα δίκωπον* ou *ἑτήρει*; ce qui prouve que, dans l'ancien texte, l'adjectif, qui vient après le mot *πλεύσασα*, se rapportait à *πλάτα* et non aux *πεδίων Σικελίας*,

πλάτα πλεύσασα περιρρύτων

et servait à désigner la vitesse qui distinguait le navire des Phéniciennes et non son état habituel de se trouver toujours dans l'eau. *Περιρρύτων*, dit un ancien scoliaste, *τῶν σφόδρα ῥεομένων καὶ κύκλω κερυμένων*, et ce n'est qu'un navire en marche rapide qui seul mériterait un qualificatif de ce genre.

Non moins nombreuses sont les difficultés soulevées par le mot ἀκαρπίστων.

Tout d'abord ce mot ne se rencontre qu'à ce passage et dans des conditions qui ne permettent pas de se prononcer sur sa signification ni sur sa syntaxe. Aussi les auteurs sont-ils d'opinions différentes à ce sujet. Les uns le traduisent par « stériles ou improductifs » λίαν ἀκαρπῶν, et l'attribuent aux étendues de la mer qui entoure l'île de Sicile. D'autres, au contraire, le considèrent comme exprimant l'idée d'un sol qui n'a pas besoin de culture pour produire ou qui ne s'épuise pas par la culture, τὸ ἑποῖεν δὲν δύνανται νὰ καταστῆ ἀκαρπίμων διὰ τῆς φυτείας (Bernardaki), par conséquent très fertile.

Mais ce qui est plus certain, c'est que ce mot ne peut, dans aucune de ces trois acceptions, servir dans ce passage. Nos Phéniciennes, en leur qualité de prisonnières nouvellement arrivées de la Syrie, ne pouvaient certes avoir sur la Sicile et sur la mer qui l'entourait des connaissances qui leur eussent permis d'employer à leur égard des qualificatifs de ce genre. Tout au plus pouvaient-elles savoir que, de ce côté de la Méditerranée, il existait un pays portant le nom de Sicile, et que ce pays n'était point un rocher stérile, mais bien une île boisée et fertile, une *Zacarieh* ou *Zucra* comme on l'appelait en Phénicie¹. Et pour leur faire exprimer cette idée, Euripide n'avait pas besoin de créer un nouveau mot, puisqu'il en existait un bien mieux construit et en usage fréquent chez les

1. La plus ancienne ville construite par les Phéniciens à Sicile s'appelait Μακαίρα, nom provenant du phénicien *Zacarieh* et exprimant, comme celui-ci, un pays boisé et fertile. (Voir mon *Essai d'interprétation de l'inscription préhellénique de Lemnos*, p. 47.)

tragiques, le mot *κάρπιμος*. *Κάρπιμον πέδον* (Euripide, *Orest.* 1086). *Θέρος κάρπιμον* (Eschyl. *Prom.* 453). *Στάχης κάρπιμος* (Soph.). Or, la meilleure preuve que c'est ce dernier terme, et non celui qui aujourd'hui figure dans le texte, dont notre poète fit usage, c'est qu'en substituant l'un par l'autre nous pouvons rendre au vers les mesures que lui reconnaît le scoliate :

- - - - | - - -

Une autre irrégularité mérite d'être relevée dans ce passage.

On est surpris de voir Euripide subordonner le départ de ses Phéniciennes de Tyr à un phénomène atmosphérique qui se produisait au delà des champs fertiles de la Sicile, et dont on ne pouvait certainement avoir connaissance en même temps en Phénicie.

Τύριον οὐδ'μα λιποῦσ'
Υἱόνον κατὰ πόντον,
ὑπὲρ ἀμαρπίστων πεδίων
Σικελίας Ζεφύρου πνευσίς
ἱππεύσαντος ἐν οὐρανῷ.

*Nous sommes parties de Phénicie lorsque le Zéphire com-
mença à souffler avec violence au delà des champs fertiles
de la Sicile.* Il est bien plus naturel, il nous semble, d'admettre que le phénomène en question a été observé en Phénicie et qu'il n'était, en somme, que l'apaisement du Zéphire remplacé par un vent inverse. Or, dans une pareille circonstance, c'est de la préposition *ὑπὲρ* avec l'accusatif et non avec le génitif, et du mot *πέδον* et non *πεδίον* qu'Euripide

se serait servi. Ὑπὲρ πάντων ἡλθον (Esch. *Eum.* 241). Μελεῖν Παρνασίαν ὑπὲρ κλιτύν (Soph. *Ant.* 4129). Ὑπὲρ ὄμιον ἀριστερόν ἡλυθ' ὀλιωκὴ ἔργεος (Hom. *Il.* V, 18). Λήμνου πέδον ἀμφίαλον. Αἰγύπτου πέδον. Τροίας πέδον, etc.

La dernière expression de ce passage qui doit attirer enfin notre attention, c'est ἐν οὐρανῷ.

On est surpris, en effet, de rencontrer ici le mot οὐρανός dans le sens de l'atmosphère

Ζεφύρου πνοαῖς
ἵππεύσαντος ἐν οὐρανῷ.

Car nous savons de la manière la plus positive, qu'au temps d'Euripide ce mot n'exprimait en grec que le firmament ou le ciel étoilé, et, pour nous servir de l'expression d'Aristote, la dernière limite de ce que nous voyons de notre planète : οὐρανὸν ἐτύμως καλεῖμεν ἀπὸ τοῦ ἕρον εἶναι τῶν ἄνω. Dans trois ou quatre passages de notre poète, où il en est question, ce mot se présente toujours avec ce sens (*Or.* 580 et 1003; *Phén.* 1; *Hercul.* 510). Il nous faudrait descendre jusqu'à la basse époque des Alexandrins pour le voir employé dans le sens d'atmosphère, et tout porte à croire que cette signification tire son origine de l'hébreu. Ce furent les Septante, en effet, qui les premiers se servirent du mot οὐρανός pour exprimer ce que les Hébreux appelaient *le premier de leurs trois cieux*, c'est-à-dire l'espace dans lequel circulaient les vents, les nuages et les oiseaux. Ἐσκατίσθη ὁ οὐρανός, ἔβραξεν ἐκ τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ, τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ, etc.

Mais cet espace, les Grecs l'ont désigné, dès la plus haute

antiquité jusqu'à aujourd'hui, par le mot *ἀήρ* ou *ἀέρας*, et non *εὐρανός*. Ἄέρι ποτάται. (*Orest.* 7.) Λόγων παρακείμενον ἀέρι φερόμενον οἴχεται. (*Suppl.* 1155.) Ὅλα τὰ καλὰ σου τὰ λόγια πήγαν σ' τὸν ἀέρα. Δι' ἀέρος εἶθε πωτανός γενόμενος. (*Hcl.* 1478.) Νᾶμαν πούλιον ἐπέτρεξα ψηλά εἰς τὸν ἀέρα, etc.

Il y a donc tout lieu de croire qu'en cet endroit aussi le texte euripidien a été modifié par le copiste et que l'expression ἐν εὐρανῶ n'est probablement que le produit d'une transcription fautive de quelque mot qui lui ressemblait.

Comment découvrir ce mot ?

Ceux qui sont familiarisés avec le langage d'Euripide connaissent son habitude de ne pas se servir de certains termes sans les faire accompagner d'un qualificatif désignant la qualité qui, dans la circonstance, les distingue. Nous avons eu l'occasion de signaler un peu plus haut que le mot *πλάτα* était une de ces expressions. Or *πνοή* est encore un mot de cette catégorie, plus particulièrement lorsqu'il est employé au pluriel. Dans les trois quarts des cas où il est cité dans Euripide, ce mot est précédé ou suivi d'un adjectif qu'exprime sa qualité distinctive dans la circonstance. Πνοαὶ πέμπιμοι (*Héc.* 1285); πνοαὶ εὐήλαιοι (*Phén.* 680); πνοαὶ Ἀφροδίτης φίλοι (*Iph. Aul.* 69); εὐαγεῖς ἀνέμων πνοαὶ et dans *Héc.* 900, et *Hcl.* 1628, où le mot *πνοαὶ* se trouve à peu près dans les mêmes conditions que dans notre passage, il est accompagné du qualificatif *εὐραίοι*.

Or, si l'on voulait suivre les habitudes d'Euripide et donner au *πνοαῖς* de notre passage le qualificatif *εὐραίοι*

Ζεφύρου πνοαῖς
ὑπεύσαντος εὐραίοις

on tomberait juste sur le mot qu'il nous faut et que le copiste a dû transformer intentionnellement ou par simple négligence en ἐν οὐρανῷ.

Si ces considérations sont justes, je crois qu'il nous est permis de lire :

πλά-
τα πλεύσασα περιβόρω,
κάρπιμον ὑπὲρ πέδον
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἱππεύσαντος οὐραίας.

Dans l'antistrophe, la partie qui a besoin d'être corrigée est sans contredit

ἴσα δ' ἀγάλμασι χρυσεοτεύ-
κτοις Φείδω λάτρις γενόμεν,

car, dans l'état où il se trouve actuellement, ce passage n'a pas de sens.

De quelque façon qu'on considère le mot ἴσα, qu'on le prenne pour un adverbe ou pour la forme dorienne de l'adjectif ἴση, on ne réussit pas mieux de relier, par son entremise, le Φείδω λάτρις au ἀγάλμασι χρυσεοτεύκτοις. Car dans la langue grecque, ce mot ne peut relier deux mots différents, que si ces mots ont une ou plusieurs qualités en commun et à degré égal. Et la qualité qui, dans notre cas, distingue les Phéniciennes : εἶνα λάτρις τῆς, est de celles qu'on ne rencontre jamais dans une statue, quand bien même elle serait en or.

Pénétré de cette idée, Permann, l'auteur qui, après Val-

kenaër, a le mieux compris Euripide, n'a point hésité de lire ἴσα au lieu de ἴσα et de traduire : *je suis venue ici pour devenir la servante des statues ou des ex-voto en or de Phœbus,*

ἴν' ἀγάλμασι χρυσεοτεύ-
κτοις Φοίβῳ λάτρις γενόμεν.

Mais si ingénieuse et autorisée qu'elle soit, cette interprétation ne peut non plus soutenir l'examen de la critique.

En reliant le mot λάτρις à ἀγάλμασι, on commet deux fautes à la fois. On dégrade considérablement le rôle élevé qu'Euripide entendait donner à ses Phéniciennes, et en même temps on viole la langue. Dans toute sa tragédie, le poète nous fait comprendre que ses choristes étaient des vierges destinées au service personnel de Phœbus et non des esclaves chargées de l'entretien matériel du temple. Nous savons d'une autre part que, chez les anciens Grecs, le mot λάτρις ne s'appliquait qu'à des personnes, jamais à des objets. On disait λάτρις Ζηνί, λάτρις Καπανέως, λάτρις Ἀπέλλωνος, etc., mais dans aucun cas λάτρις ἀγάλματων. Les seuls mots qui font exception à cette règle (et cela par la raison que, dès la plus haute antiquité, ils servaient à désigner la famille et, par conséquent, les individus qui constituaient la famille) sont δόμος, μέλαθρον, et par extension θύρα. Δόμων λάτρις, μελάθρων λάτρις, θυρῶν λάτρις. De sorte que si l'on tenait à conserver à ces vers le sens qu'Hermann a voulu leur attribuer, on devrait compléter sa

version en substituant le mot *μελάθροις* ou *δέμοισιν* à celui de *ἀγάλμασι* et le mot *Φοίβου* à celui de *Φοίβω* :

ἵνα μελάθροις χρυσεοτεύ-
χταις Φοίβου λάτρεις γενόμεναι,

ce n'est qu'alors qu'on pourrait traduire : *pour servir comme hiérodote dans le temple doré de Phœbus.*

Mais alors, on aura dans l'antistrophe deux vers exprimant, dans les mêmes termes, l'idée que le poète nous a émise déjà dans la strophe, ce qui constituerait, dans un chant épodique, une répétition de plus mauvais goût et que nous ne saurions attribuer à Euripide.

Pour toutes ces raisons et pour celles que nous allons exposer plus loin, nous croyons, au contraire, que les deux vers en question ont été fabriqués sur le modèle de leurs correspondants de la strophe, et qu'après avoir figuré longtemps à la marge du manuscrit, ils ont été introduits ensuite en la place qu'ils occupent actuellement.

Les trois derniers vers de l'antistrophe ne se présentent pas mieux, et tout porte à croire qu'ils ont été, eux aussi, sérieusement altérés.

Au dire du scoliaste, le neuvième vers de l'antistrophe était, dans le texte ancien, un trimètre brachycatalectique, tandis que dans le texte actuel, il constitue un dimètre hypercatalectique.

Puis, contrairement aux habitudes des poètes grecs, son auteur y personnifie l'eau de Castalie et lui attribue un verbe, *ἐπιμένει με*, exprimant une action qui ne peut guère s'associer

avec un élément aussi remuant que l'eau d'une source vivante. Il eût certes bien mieux fait de se servir, à la place de ὕδωρ, du mot πηγὴ ou κρήνη ou tout simplement de celui de Καταλία, qui aurait donné au moins au vers ses mesures anciennes. Mais, à ce qu'il paraît, il avait des raisons particulières pour agir ainsi.

Le dixième vers

ἐπιμένει με κόμας ἐμάς

est celui qui a été refait, on ne sait de quels matériaux ni sur quelle base, par le scoliaste, τὸ δὲ τῆς ἀντιστροφῆς ἐναντίον κῶλον εὖ καλῶς ἔχον διορθώθη παρ' ἡμῶν, et cette correction a été respectée par les commentateurs à l'égal des vers d'Euripide même. Il est cependant facile de voir qu'elle a été entreprise, moins pour corriger un passage altéré de notre poète que pour pouvoir rattacher à ce passage un vers étranger,

Φοιβείαισι λατρείαις,

que la négligence des copistes avait laissé s'introduire dans l'antistrophe. Faite dans ces conditions, la correction ne pouvait qu'altérer le texte, au lieu de le corriger. En effet, si l'on considère que les jeunes filles de l'antiquité allaient à la fontaine pour laver leur linge, non pour baigner leur chevelure; que le mot γλιδή, qui n'est que la forme raccourcie de γλιθίς -ίδος, exprimait, dans l'antiquité, non le luxe et le décor, mais tout simplement le vêtement et plus particulièrement celui des femmes; ἦν εἶχε γλιθὴν τέκνω προσάψασα (*Ion.* 26); πέπλους τε τοὺς πρὶν λαμπρά τ' ἀμφιβλήματα γλιθὰς τε πόντος

ἤρπασε (*Hel.* 429), etc.; que le verbe δεῦσαι exige dans cet endroit un complément au datif, indiquant le liquide dans lequel les Phéniciennes devaient tremper ce qu'elles avaient à tremper; πᾶν δὲ δέρμιον ἐφθαλμοπέγχεω δεύεται πλημμυρίδι (*Alc.* 182), πελάγῳ μελίσσης ἀφθόνως δεδευμένα (*Cress. fr.* VIII, 5); qu'enfin ce liquide ne pouvait être, dans notre cas, que l'eau limpide de Castalie, l'on n'hésitera pas à reconnaître que le scoliaste, pour pouvoir relier au verbe δεῦσαι le vers interpolé Φοιβείαισι λατρείαις, a substitué le mot κέρως ἐμᾶς aux mots ὕδατιν εἶσι, qui très probablement occupaient originairement leur place, et il a réduit παρθένων γλιδάν, le vrai complément direct du verbe δεῦσαι, au rôle d'une apposition.

Si ces considérations ont réellement la valeur que nous leur accordons, nous croyons pouvoir lire

(παρὰ δὲ Καστάλις
 ἔτι μένει με ὕδασ' εἶσις)
 δεῦσαι παρθένων γλιδάν,

et traduire : « *la fontaine de Castalie attend encore que j'aie lavé dans ses eaux ma tunique virginale* », en considérant bien entendu les deux premiers vers, comme donnant le sens et non la composition de ceux qu'ils ont remplacés.

Mais la modification la plus radicale que nous croyons devoir apporter à la partie antistrophique du chant est la suppression des deux premiers vers de l'antistrophe :

πόλεος ἔκπροκρηθεις' ἐμᾶς
 καλλιστεύματα Λοξία

et la *substitution de deux vers moyens de la strophe*

ἴν' ὑπὸ δειράσι νηροβόλοις
Παρνασσῷ κατενάσθητι

aux deux vers correspondants de l'antistrophe

ἴσ' ἀγάλμασι χρυσεοτέ-
κταις Φοίβῳ λάτρει γεινόμεν.

Voici pourquoi :

Dès la première lecture du chant, on est vraiment surpris de rencontrer ces six vers dans un milieu où leur présence est aussi embarrassante qu'inutile. On ne peut pas comprendre, en effet, pourquoi Euripide, après avoir fait dire à ses choristes qu'elles étaient les plus belles prisonnières de guerre, attachées au service du temple de Phœbus, leur fait réciter les deux premiers vers de l'antistrophe qui ne sont qu'une interprétation des trois premiers vers de la strophe. Et, après nous avoir dit que leur voyage était fait dans le but de s'installer dans la vallée du Parnasse, le poète revient, dans l'antistrophe, sur le même thème et nous répète en deux vers ce qu'il nous a si bien exposé dans la strophe.

On n'est pas moins surpris de constater ensuite que quatre de ces vers, les deux premiers de l'antistrophe et les deux moyens de la strophe, interrompent l'évolution naturelle de l'idée fondamentale de la partie antistrophique de notre chant

et coupent celui-ci en trois tronçons, qu'on a peine à relier entre eux, à moins qu'on ne saute chaque fois par-dessus les vers qui les séparent.

Mais ce qui nous porte le plus à considérer ces quatre vers comme interpolés ou mal placés, c'est qu'ils n'ont aucune corrélation avec ceux qui les avoisinent.

Quel que soit le sens qu'on veuille donner au vocable ἔνθα, qu'on le considère comme un adverbe indiquant le lieu ou le but, qu'on y lise κατενάσθην ou κατενάσθη ou κατενασθῶ ou κατενασθειήν, on ne réussit pas mieux à relier les deux vers moyens de la strophe à ceux qui les précèdent, ni à retirer un sens quelconque correspondant à la situation.

Rapporter, à l'instar du scoliaste, le vocable ἔνθα à μελάθρων; prendre le ὑπὸ δειράσι κροβάδων Παρναξοῦ pour un second complément local de la future habitation de nos Phéniciennes, et κατενάσθην comme équivalent de ἐτέχθην εὐχῆσαι, pour pouvoir traduire ensuite: ἔνθα, c'est à-dire ἐν εἰς μελάθροις, ὑπὸ ταῖς κρονοδλήτοις τοῦ Παρναξοῦ δειράσι, ἐτέχθην εὐχῆσαι — *ubi, sub jugis niveosis Parnasi, domicilium mihi constitutum est* — c'est faire des phrases dont Euripide ne s'est jamais servi, c'est lui prêter des idées auxquelles très probablement il n'a jamais pensé. Si vraiment notre poète avait l'intention de dire ce que les scoliastes lui mettent à la bouche, il aurait donné certainement une tout autre tournure à sa phrase; il se fût exprimé, dans l'un de ces cas, comme dans les *Suppliantes*, 635-537

μύχης,

ἔν' εἰ θανόντων ἐπὶ δασπετῶν λόχοι.

ἤγωνίσταντο, ῥεῦμα Διρκαῖον πάρα.

Dans l'autre cas, comme dans son *Hécube* (101-102) :

ἴν' ἐκλήρωθην οὐ προσετάχθην δούλη,

et il eût évité deux expressions aussi incorrectes que difficiles à comprendre.

On ne réussit pas mieux à relier ces deux vers à ceux qui les précèdent, lorsqu'on prend le vocable ἴνα comme un adverbe indiquant l'intention ou le but. L'interprétation aujourd'hui en honneur dans les lycées : Τύριον εἶδρα λιπεῦσ' ἔδει... ἴν' ὑπὸ χειρῶσι Παρνασσῶ κατενάσθην, « *je suis venue de Tyr avec l'intention de m'installer sous les cimes neigeuses du Parnasse* » soulève beaucoup plus d'objections qu'on ne le croit. Tout d'abord, elle admet que λιπεῦσ' ἔδει est équivalent de ἔχω λιπεῦσα, ce qui n'est pas du tout exact, comme nous allons le voir tout à l'heure.

Elle nous oblige ensuite à couper la strophe en deux parties, en mettant un point après le mot κατενάσθην ; car, en sa qualité de finale, l'expression ἴν' ὑπὸ χειρῶσι... κατενάσθην doit occuper la dernière place dans la période dont elle exprime le but. Mais, si l'on accepte cette coupure, on est obligé, en dernier lieu, de changer la construction de la phrase qui suit, en lisant Ἰόνιον δ' ἐπλευσα πόντον au lieu de Ἰόνιον κατὰ πόντον... πλεύσασα. En effet, une fois détachée par ladite coupure du verbe dont elle était dominée, la seconde partie de la strophe devra reprendre son indépendance, au risque de devenir inintelligible. C'est la règle qui régit la période finale dans Euripide, aussi bien que dans tous les auteurs classiques.

Les quelques exemples qui suivent suffiront, je crois, à confirmer ce que nous venons d'avancer

Πολὺν δὲ σὺν ἔμοι χρυσὸν ἐκπέμπει λάθρα πατήρ,
ἵνα τοῖς ζωσι εἴη πασι μὴ σπάνις βίου. Νεώτατος δ' ἦν ἐγὼ
Πριαμιδῶν.

(*Héc.* 10-13.)

Ἐπεὶ δὲ Τροία... ἀπόλλυται...
κατείνει με ξένος πατρῶος...
... ἵν' αὐτὸς χρυσὸν ἐν δόμοις ἔχη.
Κεῖμαι δ' ἐπ' ἀκταῖς...

(*Id.* 21-26.)

Εἰς τήνδε πρῶτον ἦλθον Ἑλλήνων πόλιν,
... ἵν' εἴην ἐμφανῆς δαίμων βροτοῖς,
Πρώτας δὲ Θήβας... ἀνωλόλυξα.

(*Bacc.* 20-23.)

Mais personne n'a le droit de modifier de cette manière un texte qui a en sa faveur tous les manuscrits, outre l'avantage de répondre bien mieux à l'idée fondamentale du chant que la version qu'on voudrait mettre à sa place.

L'idée qui fait le sujet de la partie antistrophique du chant est, comme Euripide lui-même nous l'indique, la suivante : « Choisis parmi les prisonnières de l'île de Phénicie comme offrande à Phœbus, nous avons quitté Tyr et, après avoir traversé la mer Ionienne, nous sommes arrivées en Béotie, pour être expédiées à Delphes. » Et, dans

un pareil discours, l'expression qui indique le but final de celui qui parle ne peut être placée qu'après l'indication, non du lieu d'où il est parti ou de la mer qu'il a dû traverser, mais du lieu qui lui servira de dernière étape pour atteindre sa destination.

Or, cette dernière étape de nos Phéniciennes étant la ville de Thèbes, la place que doit occuper, dans notre chant antistrophique, l'expression ἔν ὑπὸ δειράσι Παρνασσῷ κατενάσθην devra être nécessairement celle qui vient après le sixième vers de l'antistrophe du texte actuel

Καδμείων δ' ἔμολον γᾶν
κλεινῶν Ἀγγηροιδᾶν
ὁμογενεῖς ἐπὶ Λαίῳ
πεμφθεῖσ' ἐνθάδε πύργους,
ἔν ὑπὸ δειράσι νιοβόλοισι
Παρνασσῷ κατενάσθην.

Mais cette place est occupée dans les manuscrits par une autre expression qui, en deux vers très mal construits, nous répète la même chose :

ἔν ἀγάλμασι χρυσεοτέυ-
κτοις Φοίβῳ λάτρις γενόμεαν.

Il faut, par conséquent, préciser laquelle de ces deux expressions a plus de droit à terminer l'idée fondamentale de notre chant et laquelle devra être écartée.

A cette question la réponse est facile.

Nous venons de voir que les deux vers qui, dans le texte actuel, se trouvent à cette place, tels qu'ils figurent dans les éditions, ne sont que le produit d'une série de corrections plus ou moins ingénieuses de deux vers, dont on ne pouvait tirer aucun sens, tandis qu'aux vers

ἴν' ὑπὸ δειράσι νιφοδόλοις
Παρνασσῷ κατενάσθην.

on ne peut reprocher que d'être placés dans un milieu qui n'est pas le leur. Dans ces conditions, personne, croyons-nous, n'hésitera à se déclarer en faveur de ces derniers et à accepter leur substitution à ceux qui, jusqu'à présent, ont si indûment occupé leur place.

Non moins nombreuses ni moins importantes sont les raisons qui militent en faveur de la suppression des deux premiers vers de l'antistrophe :

πέλιος ἐκπροκριθεῖς' ἐμάς
καλλιστεύματα Λοξία

Ainsi que nous venons de le dire, ces deux vers constituent une sorte de refrain, répétant le sens des trois premiers vers de la strophe. Cette disposition enlève à l'antistrophe tout rapport avec ce qui vient avant elle et lui donne une indépendance égale à celle qui distingue la strophe de la partie qui la précède. Or, ce genre de composition n'est en

usage, chez Euripide, que dans les chants dits *antistrophiques*, où chaque strophe constitue un petit chant à part; tandis que dans les chants épodiques et plus particulièrement dans les triades épodiques, strophe, antistrophe et épode constituent un seul chant terminé par un vœu ou par une prière et chanté, partie en hémichore, partie par tout le chœur réuni. Le fait est tellement commun chez Euripide et chez Sophocle, que nous ne croyons pas nécessaire d'en citer des exemples.

Les deux vers en question ont ensuite un double inconvénient : celui de ne pas pouvoir subsister sans être reliés avec les vers qui suivent, et celui d'avoir obligé leur auteur, pour les y rattacher, à porter atteinte au texte ancien, en lisant *καὶ μεῖων ἔμολον γᾶν*, au lieu de *καὶ μεῖων δ' ἔμολον γᾶν*, qui se trouve dans tous les manuscrits. — Or, l'existence de ce vocable dans les manuscrits est, à notre avis, le meilleur indice que la partie antistrophique du chant, qui vient après les deux premiers vers, faisait à l'origine suite au corps de la strophe, et en constituait la seconde période :

Τύριον σῆμα λιποῦσ' ἔδαν
Ἴόνων κατὰ πόντον, etc.
Καὶ μεῖων δ' ἔμολον γᾶν.

De sorte que notre chant ne différerait en rien, au point de vue de sa construction, des chants épodiques d'Hécube, d'Hippolyte et d'Andromache.

Nous devons ajouter enfin que les deux vers en question

contiennent un mot qui seul suffirait à démontrer leur origine alexandrine. C'est le mot *ἐκπροκριθεῖσα*.

Les anciens Grecs, et plus particulièrement les classiques, n'admettaient pas, dans la composition, deux prépositions successives, à moins que la seconde commençât ou que la première finît par une voyelle. Ils disaient *παρεκτρέπω*, *παρεμβάλλω*, *προεξάγω*, *προὑπάγω* et très probablement *προε-κλείπω* et *προεκκρίνω*, mais dans aucun cas *ἐκπροκρίνω* ou *ἐκπρολείπω*. — Les deux ou trois exemples de composition de ce genre qu'on rencontre dans Euripide *τί δ' ἐκπροθυμῆ τῶνδ' ἀπαλλάχθαι γάμων?* (*Phénic.* 1672) et *παγὼν ἐκπροΐσῶσαι* (*Ion.* 119), ne sont pas des exceptions à la règle, mais tout simplement des fautes d'orthographe; et la preuve en est qu'Euripide répétant, quelques vers après, la même idée, dit : *τί δὲ προθυμῆ*, non *ἐκπροθυμῆ*, et dans les Bacchantes *κρήνην ἐξανισῶσαι οἶνον*, non *ἐκπροΐσῶσαι*.

Pour rencontrer des composés de ce genre il nous faudra descendre jusqu'à la basse époque alexandrine, aux hellénistes juifs, d'où très probablement elles sont passées à Polybe, à Plutarque et à Diodore. C'est là qu'on rencontre les *ἐκπρό-θεσμος*, les *ἐκπεριάγω*, les *ἐκπεριέρχουμαι*, etc., mais jamais dans les auteurs qui ont précédé Aristote.

On peut donc très logiquement admettre que ces deux vers, aussi bien que ceux qui terminent le récit du voyage des Phéniciennes, dans l'antistrophe du texte actuel, sont l'œuvre d'un de ces grammairiens de l'époque alexandrine, qui avaient l'habitude de s'exercer dans l'art de la versification en changeant la forme et la constitution des vers des poètes classiques, et qu'un copiste ignorant les aura transportés

ensuite de la marge du manuscrit dans le texte même, — les deux premiers à la tête de l'antistrophe, les deux autres dans la place occupée jusqu'alors par

Ἦν' ὑπὸ δειράσι νηροβάλοις
Παρνασσῷ κατενάσθην

repoussés eux-mêmes au milieu de la strophe.

Si ces considérations ont la valeur que nous leur accordons, nous croyons pouvoir restaurer la partie antistrophique de notre chant de la manière suivante :

STROPHE

Τύριον οἶδμα λιποῦσ' ἔβην
ἀκροθίνια λείας
Φρονίσσης ἀπὸ νάσου
Φοίβῳ δοῦλα μελόθρων
Ἰόνιον κατὰ πόντον πλά-
τα πλεύσασα περιφρύτω,
κάρπιμον ὑπὲρ πέδον
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἱππεύσαντος οὐρίαις.

ANTISTROPHE

Καθμείων δ' ἄμολον γαῖαν
κλεινῶν Ἀγηγοριδῶν
ὁμογενεῖς ἐπὶ Λαίῳ

πεμφθεῖς ἐνθάδε πύργους,
ἔν' ὑπὸ δειράσι νιφοβόλοις
Παρνασσῶς κατενάσθην.
(παχὰ δὲ Κασταλίας
ἔτι μένει με ὕδασ' ἑοῖς)
δεῦσαι παρθένον γλιδάν.

Nous n'avons pas besoin de relever les avantages qu'une pareille restauration du texte présente au point de vue synthétique, syntactique et explicatif; nous nous bornons à signaler ce fait, à notre avis, fort intéressant que, malgré les grands changements que nos deux chants antistrophiques subissent dans cette circonstance, ils n'ont besoin que de très légères, nous dirons insignifiantes, retouches, pour se mettre en parfaite concordance métrique entre eux. Il suffirait, à cet effet, de lire dans le premier vers de l'antistrophe Γᾶν au lieu de Γᾶ, dans le sixième Παρνασσῶς au lieu de Παρνασσῶ et dans le neuvième παρθένον au lieu de παρθένιον, pour rendre les vers respectifs tout à fait semblables, au point de vue métrique, à leurs correspondants de la strophe, point capital lorsqu'il s'agit de rectifications de cette nature.

Passons à la partie monostrophique de notre chant et, tout d'abord, occupons-nous de ses deux premiers vers

ὦ λάμπουσα πέτρα πυρῶς,
δινόρουφον σέλας ὑπὲρ ἄκρων

De prime abord, ces vers ne paraissent pas trop altérés. Il

n'y a pas de variante de texte dans les manuscrits, et ce que dit le chœur dans les vers suivants, ne laisse subsister aucun doute sur le sens que nous devons leur donner. Aussi tous les commentateurs s'accordent-ils à traduire, à l'instar de l'ancien scoliaste : « *O montagne lumineuse du Parnasse ! ὦ λάμπου Παρνάσιον ἕρως.* »

Mais que de difficultés ! Quelle divergence d'opinions, lorsqu'il s'agit de la syntaxe ! Les uns lisent ὦ λάμπουσα πέτρα πυρός, les autres ὦ λάμπουσα πέτρα, πυρὸς δικόρουρον σέλας, d'autres relient le mot πυρὸς d'un côté à σέλας, de l'autre à Βακχαιῶν Διονύσου · σέλας πυρὸς Βακχαιῶν Διονύσου, de sorte que, au lieu d'une, nous avons trois ou quatre explications différentes, dont aucune ne vaut les honneurs dont elle est l'objet.

Et la raison en est bien simple.

Le mot πέτρα est un terme générique et, seul, il ne peut jamais désigner une montagne déterminée. Le mont Parnasse, ensuite, n'a jamais porté le nom de πέτρα πυρός. Les anciens poètes l'appelaient πέτρα Δελφίς ou πέτρα Κωρυθίς ou πέτρα Ηθωῶς des noms du village existant à ses pieds, mais jamais πέτρα πυρός. En dernier lieu, le mot σέλας, dans la place qu'il occupe dans ce passage, sert à exprimer la splendeur et la magnificence des fêtes de Bacchus plutôt que la lueur du feu de ses sacrifices, comme ce serait le cas si nous adoptions la dernière de ces explications.

Nous sommes, par conséquent, obligés d'avoir recours à une autre interprétation et la meilleure serait, à notre avis, de considérer le mot πυρός comme le produit d'une transcription défectueuse du mot Ηθωῶς et de le remplacer par celui-ci, en laissant tout le reste à sa place.

En effet, rien n'est plus facile que la confusion de Πυρός avec πυρός, dans le cours d'une copie des textes anciens, les deux lettres ρ et θ ayant tout à fait la même forme. Cette confusion peut arriver surtout si le copiste est une personne familiarisée avec l'idiome des Septante, dans lequel les expressions analogues sont assez fréquentes. (*Jérem.* LI, 25; *Apocal.* VIII, 8.)

Bien plus évidente est la corruption du texte dans les vers suivants :

Νιφερόβλον τ' ἄρος ἱρόν εἰ-
λίσιων ἀθανάτας θεοῦ
χερός γενόμεν ἄροθος.

Les variantes sont nombreuses, de même que les opinions des auteurs sur le sens à donner à ce passage. Un manuscrit porte ἀθανάτας θεοῦ, un autre ἀθανάτους θεοῦ, un troisième ἀθανάτων θεῶν, et un dernier ἀθανάτας θεοῦ χερός au lieu de χερός. Un éditeur met la virgule après ἄρος ἱρόν, un autre après εἰλίσιων, un troisième après χερός, et chacun cherche à expliquer le passage d'une manière particulière. Hermann prétend que la divinité invoquée, dans cette circonstance, est Athena Pronoia, dont le temple existait au pied du Parnasse, jusqu'aux temps de Pausanias. Gélius soutient que c'est Artémis, d'autres Dionysus ou Phœbus et, s'il faut en croire Bernardaki, le mot ἀθανάτας n'est pas un complément de θεοῦ, mais de χερός θεοῦ, et le verbe γενόμεν se relie à χερός et non à ἄροθος comme on l'a cru jusqu'à présent; de sorte que le

sens en serait γενέμεν χειρὸς θεοῦ, c'est-à-dire ὑποχείριος τοῦ θεοῦ (τοῦ Ἀπόλλωνος), c'est-à-dire hiérodole, ὥστε διαμένειν διατελών αὐτέθι ἄφρονας.

Nous n'avons pas besoin d'analyser, encore moins de critiquer, ces opinions. Leur grand nombre et leur diversité indiquent assez qu'elles sont peu solidement constituées ; nous nous bornerons, par conséquent, à exposer la correction que nous croyons devoir apporter à ces vers pour les rendre en état d'exprimer quelque chose.

Pour nous débarrasser de toutes ces difficultés et donner au passage en question un sens naturel et plus ou moins en rapport avec ce qui précède, il n'y a, à notre avis, qu'un moyen ; c'est de regarder la version ἀθανάτων θεῶν comme l'équivalent de ἀθανάτων Νυμφῶν, ou de la remplacer par cette dernière, et de traduire : « *chœur des Nymphes immortelles!* » à l'instar de Νηριίδων χερῶς, ἄστρων χερῶς, etc., en considérant le tout comme la personne à laquelle les Phéniciennes se sont adressées en dernier lieu.

Il est notoire que le mont Parnasse n'était pas seulement le siège du culte de Bacchus et de Phœbus, mais aussi celui des Muses ou des Nymphes, et que ces dernières n'étaient, dans le commencement, que des hiérodoules idéalisées plus tard par la poésie. Pausanias nous raconte (*Phoc. C, 6*, voir aussi *Strab. IX, 417*), que l'un des sommets du Parnasse était le domaine des Bacchantes, l'autre celui des Nymphes d'Apollon, et que la grotte de Κορυμβίων servait de demeure à ces dernières. Nous savons, d'autre côté, que toutes les fois que les poètes avaient l'occasion de chanter le mont Parnasse et les deux divinités qui y étaient installées, ils n'omet-

taient jamais de faire également mention des Bacchantes et des Nymphes. (Voir Soph. *Antig.* 1126-1130; Eschyl. *Eum.* 22-25.)

Il était, par conséquent, très naturel que nos Phéniciennes, après avoir invoqué la montagne lumineuse, si célèbre pour les fêtes d'Apollon et de Bacchus; après avoir nommé une à une toutes ses cimes, ses vallées, ses grottes miraculeuses, ne pussent négliger d'invoquer également leurs futures compagnes, les Nymphes et les Bacchantes, qui, dans leurs danses, entouraient la sainte montagne. C'est ce qu'elles font, à la fin de l'invocation, en leur ouvrant leur cœur, et en leur confiant le désir qui, à ce moment, embrasait leur jeune âme.

Mais une autre rectification du texte nous paraît indispensable pour compléter l'idée de cette invocation et mettre ses différentes parties en parfait accord.

Si dépourvues de tact qu'on puisse supposer les Phéniciennes, on ne peut certes leur attribuer la maladresse de rapporter, dans une invocation si solennelle, leur désir de s'installer au Parnasse uniquement à la peur que leur causait la présence des ennemis. Γενόμην ἄφρονας, αἱ γὰρ ἱερό-δουλοι οὐδένα φοβούνται, comme l'a interprété le scoliaste. Νῦν δὲ ὁ χρορὸς διατελεῖ ἄφρονας, ὡς δηλοῦται ἐκ τῶν ἐπισημένων. (Bernardaki.)

Tout ce qu'elles ont dit jusqu'à présent n'indique nullement la peur pour leur personne, mais le désappointement causé par le retard, et le grand désir qu'elles avaient d'entreprendre le plus tôt possible le service auquel elles étaient destinées. Elles ne pouvaient, par conséquent, tenir dans cette circonstance, un si différent langage.

Or, ce fait étant admis, un vœu du même genre, en usage

très fréquent chez le peuple grec, nous met sur la piste de la rectification que demande le mot ἄφροβος. Les Grecs modernes, dans une occasion pareille, disent πόσον ἐπιθυμοῦσα νὰ περάσω μαζήσου τὰ νεῖατά μου, τὴν ζωὴ μου τὰ γερὰματά μου, etc., « *combien je désirerais passer avec vous ma jeunesse, ma vie, ou ma vieillesse* ». Mais passer quelque part la jeunesse, les anciens Grecs l'exprimaient par un seul mot, celui de ἀφροβία ou γίγνομαι ἀφροβος, ce que nous fait présumer que le mot ἄφροβος du texte est le produit d'une transcription erronée du mot ἀφροβος; et, en restituant ce dernier dans le texte, non seulement on épargne aux Phéniciennes de notre chœur aussi bien qu'à Euripide, une impolitesse tout à fait contraire à leur caractère, mais on donne en même temps à la phrase bien plus d'harmonie, un sens bien plus naturel et on la met en parfait accord avec ce qui précède : « *Et toi, chœur des Nymphes immortelles, qui entoures cette montagne sainte, combien je désirais passer ma jeunesse dans ces vallées couvertes de neige, quittant pour toujours le pays arrosé par Dirké.* »

Dans la partie complémentaire de l'épode, telle que nous venons de la formuler, il n'y a pas de corrections à faire. En remplaçant la version ἄν Ἀφροβὸς τὰχ' εἴσεται par ἄν Ἀφροβὸς τὰχ' εἴσεται et celle de τείρεα par τείρη ou τέκνα, on ne fait que remettre en honneur deux versions anciennes qu'un commentateur, soit pour rendre l'expression plus élégante, soit pour donner au vers une concordance métrique avec son correspondant de l'antistrophe, a cru bon de mettre de côté. Et, en supprimant dans le vers le dernier mot ἴεῦε, on le débarrasse d'un mot explicatif, qu'un copiste a dû relever en marge d'un manuscrit.

Mais comme la version ἄν Ἄρης τάχ' εἴσεται est aujourd'hui adoptée par tous les éditeurs, nous croyons devoir exposer les raisons pour lesquelles nous avons préféré sa concurrente.

Ceux qui préfèrent la version ἄν Ἄρης τάχ' εἴσεται, traduisent « *mais Arès ne tardera pas à s'apercevoir qu'en dirigeant cette guerre sanglante contre la ville de Thèbes, il ne fait qu'exécuter les noirs desseins des Furies contre les enfants d'Œdipe* ». Ἡ αἰτιατικὴ « πημονῶν » dit M. Bernardaki, κεῖται καταγορηματικῶς, ἡ δὲ μετοχὴ « φέρων » εἰδικῶς. Ὅθεν νόει τὰς λέξεις οὕτω : Ἦν (μάχην) τάχα εἴσεται Ἄρης φέρων = ὅτι φέρει πημονῶν Ἑρινύων τοῖς Οἰδίπῳ παισίν. Τάχα δὲ εἴσεται ταύτην (οὐ μάχην, ἀλλὰ πημονῶν Ἑρινύων) φέρων. (Bernard., *Phénic.* p. 42.)

Mais si telle avait été son idée, Euripide aurait certes donné une autre tournure à sa phrase; il aurait dit à l'instar de Cyclops, 645, de *Iphig. A.* 394, et d'Esch. *Eum.* 222,

ἦν (μάχην) Ἄρης τάχ' εἴσεται φέρουσαν

Ce n'est que dans ce cas que la phrase pouvait avoir la signification qu'on lui prête; tandis que, dans son état actuel :

ἦν Ἄρης τάχ' εἴσεται φέρων

elle ne diffère en rien de συμφορὰν οἶδα θρῶν, κρέοντα οἶδα κατακτανῶν, εἴσεται τέκνα ἐναίρων, et, comme celles-ci, elle ne peut exprimer qu'une chose : « *Arès ne tardera pas à comprendre qu'il est porteur d'un combat sanglant!* » Idée étrange que nous ne pouvons pas attribuer à Euripide.

La manière dont M. Bernardaki cherche à relier le participe

φέρων d'un côté avec le verbe εἴσεται, de l'autre avec πημονῶν est certes très ingénieuse; mais elle a le défaut de n'avoir sa pareille, ni dans Euripide, ni dans aucun des auteurs tragiques.

Pour toutes ces raisons, nous croyons devoir remettre en honneur la version εἴσεται qui, tout en étant très correcte, nous donne un sens moins métaphorique, il est vrai, mais par contre beaucoup plus naturel et plus clair : « *Combat, sans
« glant qu'Arès ne tardera pas à porter dans Thèbes, traînant
« avec lui tous les malheurs auxquels les Furies ont
« condamné les enfants d'Œdipe.* »

La seule objection qu'on aurait pu faire à cette dernière version serait la cacophonie provenant de la répétition du même verbe εἴσεται φέρων. Mais cette cacophonie n'est qu'apparente; car, s'il est vrai que ces deux mots constituent aujourd'hui deux temps d'un seul et même verbe, il n'est pas moins vrai que, dans l'origine, chacun en faisait partie d'un verbe différent; et, comme chacune de ces formes verbales a une constitution grammaticale propre, leur association, dans la phrase ne donne pas lieu à une répétition désagréable.

En tenant compte de ces considérations nous croyons pouvoir reconstituer le texte de notre épode de la manière suivante :

ΕΠΙΩΔΟΣ.

ὦ λάμπουσα πέτρα Ηυθούς,
διχόρυπον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχαιῶν Διονύσου
λατρείων Φοιβηίδων.

Οἶνα θ', ἃ καθαιμέριον
στάζεις τὸν πολύκαρπον
οἰνάνθηα λείσα βότρυν·
Ζαθέα τ' ἄντρα δράκοντος, οὐ·
φειαί τε σκοπιαὶ θεῶν,
νιφθέλον τ' ὄρος ἱρὸν εἰ-
λίσων ἀθανάτων Νυμφῶν
χορὸς, γενοίμαν ἄρηθος
παρὰ μεστέμφαλα γάλα
Φοῖβου Δίρκην προλιπεύσα.

.
.
.
.
.
.

Νῦν δέ μοι πρὸ τειχέων
αἶμα δάϊον φλέγει
σῆμα φοινίκας μάχης,
ἄν Ἄρης τάχ' οἴσεται
παισὶν Οἰδίου φέρων
πημονᾶν Ἐρινύων.

.
.

τᾶδ' ὃ μὴ τύχοι πόλει·
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πείσεται
ἐπτάπυργος ἄδε γὰ,

Φοινίσσ᾽ ἄλκιρα· Φεῦ, φεῦ,
καὶνὸν αἶμα, καὶνὰ τέκη
τῆς κερασφόρου πέφυκεν,
ὧν μέτεστί μοι πόνων.

Quant aux huit vers qui manquent, il faut en faire notre deuil. Les mutilations des chefs-d'œuvre littéraires, comme celles des objets d'art, ne peuvent être réparées que par leurs auteurs. Mais comme à force d'étudier une statue l'artiste arrive souvent à comprendre la forme et les proportions de celles de ses parties qui ont disparu, de même en étudiant à fond un morceau littéraire, le philologue peut souvent deviner, sinon la construction des parties qui lui manquent, au moins l'idée qu'elles exprimaient, et s'en servir pour l'intelligence générale de la pièce.

Nous avons donné plus haut les raisons qui nous ont amené à croire que les vers 26 et 27 de l'ancienne épode contenaient très probablement une invocation à la Divinité, dont le chœur implorait l'intervention en faveur de la ville de Thèbes. Non moins concluantes sont celles qui militent en faveur de l'opinion que nous allons émettre sur le sens probable des autres six vers, qui nous manquent. En lisant les six à sept vers qui suivent

Νῦν δὲ μοι πρὸ τευχέων
αἶμα ἕξιον φλέγει, etc.

on ne peut méconnaître que ces vers expriment l'idée d'une

amère déception, d'une *péripétie*, comme Aristote disait, qui suppose la préexistence d'un état de choses tout à fait opposé à l'état présent. Et c'est précisément la description de cet état-là qui manque à notre épode. Or, si l'on prend en considération ce que disent les Bacchantes à propos de la vie qu'elles comptaient mener après leur installation à Delphes (*Bacch.* 72-82), et le genre de lamentations auxquelles elles se livrent quand Pentheus, le roi de Béotie, fait arrêter leur chef (*idem.* 862-876), on n'hésitera pas à admettre que nos Phéniciennes, après avoir exprimé leur désir de passer leur jeunesse sous les cimes neigeuses du Parnasse, aient continué à détailler, à peu près dans les mêmes termes, tous les plaisirs et les agréments qu'elles espéraient recueillir dans ce pays, et dont elles ont été si cruellement privées par suite de l'invasion argienne.

Avant d'essayer de donner une traduction de ce chef-d'œuvre de la poésie ancienne, il nous faut encore établir le sens de quelques mots et de quelques expressions qui, par leur nature, prêtent à discussion, et dont nous ne pouvions pas nous occuper dans les pages précédentes.

En lisant les quatre premiers vers de la strophe :

Τύριον σῖδμα λιποῦσ' ἔβαν
ἀχροθίνα λείας
Φοινίσσας ἀπὸ νάσου
Ψείβω δούλα μελάθρων,

on ne pourrait jamais s'imaginer les difficultés que les commentateurs ont rencontrées dans l'interprétation.

Marchant sur les pas du scoliaste ils considèrent tous les $\lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma' \ \acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\chi\alpha$ comme équivalant de $\xi\gamma\omega \ \lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, et traduisent « abandonnant la mer Tyrienne, je suis venue », « relinquens Tyrium mare veni », « aus den Wogen der Tyrier See komme ich ». Mais comme l'a très bien observé M. Bernardaki, $\lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma' \ \acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\chi\alpha$ est l'équivalent, non de $\xi\gamma\omega \ \lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, mais de $\phi\chi\acute{\epsilon}\mu\eta\gamma\eta \ \lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma\alpha$ et, à l'instar de celui-ci signifie « j'ai quitté Tyr non pour venir ici, mais pour me rendre ailleurs ».

Cependant, si juste que soit cette observation, elle ne suffit pas encore à nous expliquer nettement ce qu'Euripide a voulu dire par cette expression.

A notre avis les $\xi\gamma\omega \ \lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, $\phi\chi\acute{\epsilon}\mu\eta\gamma\eta \ \lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\chi\alpha \ \lambda\iota\pi\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, etc., ne signifient pas simplement, quitter un pays pour se rendre ailleurs, mais accomplir cette translation avec un empressement particulier, empressement qui indiquerait le grand désir et l'intérêt qu'a le partant pour arriver le plus tôt possible au lieu de sa destination. Partout où cette expression se rencontre dans Euripide, elle exprime toujours la même idée. Il suffirait de lire le premier vers du prologue d'*Hécube* en parallèle avec le trente et unième, pour s'en convaincre. On y verra que l'expression $\xi\gamma\omega \ \lambda\iota\pi\omega$ du premier vers est reproduite dans le trente et unième, par celle de $\gamma\upsilon\gamma \ \delta' \ \acute{\upsilon}\pi\epsilon\rho \ \text{Ἐκλῆθης ἀτίσσω}$: *mais à présent je vole pour rejoindre ma chère mère Hécube, avant qu'on me l'enlève de ces parages.*

$\acute{\epsilon}\sigma\sigma\upsilon\pi\epsilon\rho \ \acute{\epsilon}\nu \ \gamma\eta \ \tau\eta \ \chi\epsilon\rho\sigma\upsilon\gamma\eta\sigma\acute{\iota}\alpha$
 $\mu\acute{\eta}\tau\eta\rho \ \acute{\epsilon}\mu\eta \ \delta\acute{\upsilon}\sigma\tau\eta\gamma\upsilon\sigma \ \acute{\epsilon}\chi. \ \text{Τροίας πάρα.}$

Il en est de même dans les Bacchantes (661-662) où Pentheus ayant entendu son berger dire :

ἤγω λιπῶν Κεθριῶνα

l'interrompt en lui demandant le motif de son empressement :

ἤγεις δ' ὅποιον προσθεῖς σπουδῆν λέγεις ;

Et dans *Hécube* (98), où le poète ayant été obligé, par des raisons métriques, à remplacer ἤγω par une expression plus longue s'est servi du

Ἐλάτῃ, σπουδῆ πρὸς σ' ἐλάσθην
τὰς δεσποσύνας σκηρὰς προλιπεῖσα.

De sorte que la seule traduction qui conviendrait à ce passage serait, à notre avis, « choisie pour être offerte comme offrande à Phébus, *j'ai eu hâte, j'ai profité de la première occasion pour quitter Tyr* », et c'est la seule qui, comme nous l'allons voir, s'accorde avec l'idée qui domine d'un bout à l'autre la partie antistrophique du chant.

Mais lorsqu'on commet la faute de prendre ἔξω λιπεῖσα pour ἤγω λιπεῖσα il est facile d'assimiler tout ce passage avec

Ἦγω νεκρῶν Κεθριῶνα καὶ σόστου πύλας
λιπῶν,

le premier vers d'Euripide qu'on apprend au lycée, et qu'on n'oublie jamais plus; ou avec

Πρωτέως γὰρ ἐκ δόμων
ἤξει λιπούσ' Αἴγυπτον... (Electr. 1280.)

et de traduire ensuite « *j'ai quitté la mer qui baigne Tyr et les côtes de la Phénicie*, ou « *j'ai quitté les rivages de Tyr et de l'île de Phénicie*, ou « *abandonnant la mer Tyrienne, je suis venue de l'île Phénicienne* ».

Il est cependant facile à comprendre qu'en procédant de cette manière on ne traduit pas le texte, mais on l'altère et on attribue au poète des expressions qui ne lui sont pas propres.

La mer qui baigne les côtes de la Phénicie n'a jamais porté dans l'antiquité le nom de *mer Tyrienne*, ni Tyr celui de *l'île de Phénicie*. Ces deux expressions ne pouvaient, par conséquent, servir à Euripide.

Il est notoire, d'une autre part, que, dans les locutions du genre de ἔξαν λιπούσα, les mots qui désignent les localités dont on arrive, se mettent constamment à l'accusatif et constituent autant de compléments directs de λιπὼν ou de λιπούσα :

ἔγω νεκρῶν Κευθμῶνα καὶ σκότου πύλας
λιπὼν, (Héc. 1.)

προλιπούσα
ἦλθεν ἐδρας σκοτίας
Ἄδου τε πύλας.

(Alcest. 124-126.)

ἤκω περίκλωστον πρόλιποῦσα Ἀχρονόβρινον,
ἱερὸν ὄχθον, πόλιν Ἀφροδίτης.

(Frag. 1069.)

La seule exception à la règle se fait en faveur de locutions constituées avec le verbe ἤκω; car ce sont les seules qui prennent leurs compléments locaux tantôt à l'accusatif, tantôt au génitif accompagné de la préposition ἐκ ou παρά ou ἀπό.

ἤκω Θέτις λιποῦσα Νηρέως δόμου. (Andr., 1232.)

et

Πρωτέως γὰρ ἐκ δόμων
ἤκει λιποῦσ' Αἴγυπτον... (Electr. 1280.)

Mais ce verbe ne faisant pas partie du premier vers de notre chant, il est grammaticalement impossible de rapporter à ce vers le Φοινίσσας ἀπὸ νάσου au titre de second complément local, comme il est donné dans le troisième de ces traductions. Si Euripide avait eu réellement l'intention de dire ce que ses traducteurs lui attribuent, il eût certes donné une autre tournure à sa phrase. Il eût dit soit

Τύριον εἶδμα λιποῦσ' ἔδειν
Φοινίσσας τε νάσον

ou

Τύριον εἶδμα λιποῦσ' ἤκω
Φοινίσσας ἀπὸ νάσου

et il eût placé ce dernier vers avant celui qui le précède.

Ce n'est que dans ces conditions que le passage en question pouvait comporter ces traductions. Tandis que tel qu'il est constitué actuellement le *Φρωϊσσας ἀπὸ νόσου* ne peut être rattaché qu'au vers qui le précède *ἀκροθίνια λείας*, et, comme l'a très bien observé Valkenaër, il sert à désigner le pays qui a fourni les prisonnières dont nos choristes étaient les plus belles. « *Lectum munus Apollini de spoliis Phœniissæ genus insulæ* ». Le passage en question serait par conséquent à comparer non au premier vers du prologue d'*Hécube* ni à celui d'*Electr.*, mais au vers 1625 d'*Iphig. A.*

καλλιπτά με σκόλλ' ἀπὸ Τροίας ἑλών

et aux vers 13-15 d'*Andr.*

Ἑλλάδ' εἰσαχρόμην
τῷ νησιώτῃ Νεοπτολέμῳ ὄρος γέρας
δοθεῖσα, λείας Τρωϊκῆς ἐξείρατον.

Une autre faute grammaticale commise sous l'influence de la confusion de *ἔξω* *λεποῦσα* avec *ἔγω* *λεποῦσα* est la suivante :

Scoliaſtes et commentateurs considèrent l'*Ἴόνιον κατὰ πόντον* comme un complément direct de *πλεύσατα* et traduisent « *j'arrive après avoir navigué la mer Ionienne à la rame* », sans tenir compte de la préposition *κατὰ*, qui régit la phrase et s'oppose pertinemment à son union avec le participe *πλεύσατα*. M. Bernardaki, qui s'est aperçu de l'inconvénient, a essayé de le corriger en rapportant la préposition à *πλεύσατα* et en limitant la navigation à la rame seulement à la dernière partie du voyage des Phéniciennes. Au dire de M. Bernardaki, ces

jeunes filles, parties de Tyr pour se rendre directement à Delphes, ont eu, jusqu'à leur entrée dans la mer Ionienne, un vent d'est qui leur ait permis de faire cette traversée très bien à la voile. Mais lorsque leur navire s'était avancé un peu plus vers le nord et, plus particulièrement, lorsqu'il était entré dans le golfe de Corinthe, ce n'était plus du vent d'est mais des souffles de Zéphire qu'elles avaient besoin. Or, ces souffles leur ayant fait défaut, elles ont dû *terminer* leur voyage en faisant usage de la rame; ce qui aurait suggéré au poète l'emploi du participe composé *καταπλεύσασα* au lieu du simple *πλεύσασα*.

Mais si ingénieuse qu'elle soit, cette interprétation ne vaut pas plus que la précédente. Si l'une pèche par la syntaxe, celle-ci a contre elle les faits que les Phéniciennes mêmes nous racontent sur leur voyage. En effet, il suffit de prendre connaissance de ce que dit le chœur (vers 280-284) à Poly-nice, pour se convaincre que ces jeunes filles avaient quitté Tyr pour se rendre non directement à Delphes, mais à Thèbes, en Béotie, d'où l'illustre descendant de Laïus devait les envoyer ensuite à leur destination.

Ἄγγερος δὲ παῖδες ἐκ παίδων δευρὸς
Φοῖβῳ μ' ἔπεμψαν ἐνθάδ' (ἐν Θήβαις) ἀκροθίνιον, etc.

et leur heureuse arrivée dans cette ville ainsi que leurs regrets réitérés de n'avoir pas pu encore se rendre à Delphes, ne laissent subsister aucun doute qu'elles ont fait ce voyage en traversant la mer Égée et non la mer Ionienne.

C'était d'ailleurs la plus courte et la plus commode des

routes, que les Phéniciens prenaient lorsqu'ils voulaient se rendre en pèlerinage à Delphes. Partant de Tyr par un de ces vents sud-est, que les anciens comprenaient sous le nom de *Φοινικίας*, vent revenant périodiquement, à l'approche de l'équinoxe, dans ces parages, ils arrivaient en moins de quatre jours à Théra, leur première station navale dans la mer Égée. De Théra ils passaient vite à Paros, également occupée par leurs compatriotes et de là, en trois ou quatre jours, ils arrivaient à Thèbes, en Béotie, à deux pas du lieu de leur destination. Tout ce voyage de Tyr à Delphes ne durait, par conséquent, que huit à dix jours et les voyageurs avaient en plus l'agrément de se trouver partout parmi des compatriotes. Tandis que pour faire le tour du Péloponèse, il leur fallait dépenser quatre fois plus de temps et s'exposer à une série de désagréments et de périls, contre lesquels personne ne pouvait se prémunir d'avance ¹.

Il n'est pas admissible, par conséquent, que les Agénorides, qui avaient hâte de voir leurs prisonnières arriver saines et sauvées au lieu de leur destination, leur aient fait prendre cette dernière route et non celle que la raison et la pratique journalière leur recommandaient. (Voir Strab. VIII, 6, 20.)

Il est à observer, d'une autre part, que ce que nous appelons aujourd'hui la mer Ionienne, n'a jamais porté dans l'antiquité le nom de *Ἰόνιος πόντος*. Tous les auteurs du temps d'Euripide la désignent, comme nous allons voir tout à l'heure,

1. Au temps d'Homère, on mettait quatre jours pour aller de Candie en Égypte (*Od.*, XIV, 257) et trois seulement pour traverser la mer Égée d'un bout à l'autre (*Hom. Il.* X, 370). On mettait plus de huit jours pour se rendre de Psara à Ithaque (*Od.*, XV, 476).

par celui de Ἴόνιος μυχός ou de Ἴόνιος κέλευρος, et c'est d'un de ces deux termes que notre poète se serait servi, si vraiment il avait eu l'intention de nous la désigner.

Il ne faut non plus oublier ce que nous avons dit plus haut, que ἐλάτῃ πλεύσασα est ici en lieu et place de πλάτῃ πλεύσασα et que cette expression ne signifie pas « naviguer à la rame », mais naviguer sur un bateau à marche rapide.

L'expression Ἴόνιον κατὰ πόντον ne doit, par conséquent, pas être rattaché à πλεύσασα, mais à λιπεῦσ' ἔβαν, et considérée comme exprimant la direction que les Phéniciennes avaient prise après leur sortie de la mer de Tyr, — à l'instar de ce qui se passe dans le passage 15-16 d'*Hélène* :

ἐπεὶ λιπεῦσα τοῦσδε βασιλικούς δέμους
ἢ τοῦ Διὸς παῖς πρὸς θάλασσαν ἐστάλη,

et non dans celui d'*Iphig.*, A. 165.

ἔμολον ἀμφὶ παρακτίαν...
κέλσασα στενόπορθμον.

Ces différentes observations nous amènent à préconiser pour ce passage l'ordre et l'association de mots suivante :

Ἀχροθίνια λείας Φοινίσσης ἀπὸ γάσσου Φοῖβῳ δούλα μελάρων Τύριον
εἶδμα λιπεῦσ' ἔβαν Ἴόνιον κατὰ πόντον πλάτῃ πλεύσασα περιβρύτῳ κάρπιμον
ὑπὲρ πέδον Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς ἱππεύσαντος οὐρίαις, et traduire :

« Choisie parmi les prisonnières de l'île de Phénicie, pour être attachée au service du temple de Phœbus, j'ai eu hâte de quitter Tyr, et, montée sur une trirème de premier

ordre, j'ai fait voile vers la mer Ionienne aussitôt que le Zéphire a poussé ses impétueux coursiers du côté de l'île boisée de Sicile. » Et nous allons bientôt voir quelle est la mer qu'Euripide désigne sous le nom de *mer Ionienne*.

La dernière expression dont nous avons à établir le sens et la valeur grammaticale est l'ἴνα... κατενάσθην.

A entendre les grammairiens et les commentateurs d'Euripide, l'association de ἴνα avec un aoriste indicatif sert ici à exprimer que le but des Phéniciennes n'a pas été atteint. « L'ἴνα, dit Matthias, § 519, 6, se met souvent en parlant d'actions appartenant au passé, qui auraient dû arriver mais qui n'ont pas eu lieu, avec un temps du passé à l'indicatif. Το « ἴνα » ἐνταῦθα εἶναι τελικόν, dit M. Bernardaki, ὅχι τοπικόν, καὶ δηλοῖ τὸν σκοπὸν, οὗ ἕνεκα ὁ γερὸς ἔδωκε Τύριον οἶδμα λιπῶν. Ἐπειδὴ δὲ ὁ σκοπὸς οὗτος δὲν ἐξεπληρώθη, κωλυθεισῶν ὡς ἐκ τῆς ἐπιδρομῆς τῶν πολεμίων, τῶν Φαινισσῶν ἢ ἀπέλθωσιν εἰς Δελφοῦς, φεβείται ὁ γερὸς μὴ μένη ἄχρι τέλους ἀνεκπλήρωτος, τὸ τελικόν « ἴνα » φέρεται πρὸς ἀόριστον ἔριστικῆς. (*Phéniciennes*, p. 38.)

Mais lorsqu'on examine un peu sérieusement les passages cités à l'appui, on est obligé de reconnaître que les auteurs qui partagent cette manière de voir, confondent les périodes conditionnelles avec les périodes indépendantes finales, et attribuent à ces dernières ce que la grammaire grecque ne reconnaît qu'aux premières.

Dans les périodes conditionnelles, la réalisation ou la non-réalisation d'un fait est tellement subordonnée à celle d'un autre fait, qui précède, qu'on ne peut pas admettre l'un sans admettre également l'autre. Ἐὰν ᾗς φιλομαθῆς ἔσῃ καὶ πολυμαθῆς.

On ne peut être savant sans avoir beaucoup appris. Εἰ θεοῦ υἱὸς ἦν Ἀσκληπιὸς οὐκ ἦν αἰσχροκερδής, εἰδ' αἰσχροκερδής οὐκ ἦν θεοῦ. (*Hérod.* I, 32.)

Εἰ τῆς ἀκουσούσης ἔτ' ἦν
πηγῆς δι' ὕτων φραγμὸς, οὐκ ἂν ἐσχόμην
τὸ μαποκλιῆσαι τούμῶν ἄθλιον δέμας.
(*Soph. Œd. R.* 1368.)

S'il était possible je l'aurais déjà fait

Ἐγρῆν ἄσθουργον ἀπταῖς συγκατοικίσειν
δίχην θηρῶν, ἔν' εἶχον μῆτε
προσφωνεῖν τινα.
(*Eurip. Hipp.* 645.)

Mais dans les périodes indépendantes du genre de celles dont il est question dans notre passage, l'action finale se présente comme une intention, comme un but, ou comme un simple désir de la personne qui agit en premier lieu, et, par conséquent, elle peut parfaitement faire défaut :

Πολὺν δὲ σὺν ἐμοὶ χρυσὸν ἐκπέμπει λάθρα
πατήρ, ἔν' εἴπωτ' Ἰλίου τεύχη πέσοι,
τοῖς ζῶσιν εἴη πασὶν μὴ σπάνις βίου.
(*Eurip. Hécub.* 10-13.)

Ἐγὼ δὲ πλόκαμον ἀναδέτοις
μῆτραισιν ἐρέουθμιζόμεν
ἐπιδέμμιος ὡς πέσοιμ' εἰς εὐνάμ.
(*Eurip. Troad.* 923.)

Ναῶν δ' εἰς ἀριθμὸν ἤλυθον
τᾶν γυναικῶν ὄψιν ἐμμάτων
ὡς πλῆσαιμι, μείλιχον ἠδονάν.

(Eurip. *Iphig.* A, 231.)

Les compositions de ce genre ne peuvent, par conséquent, exprimer que *le plus ou moins de confiance qu'on a dans les moyens dont on dispose pour atteindre son but*, mais elles n'indiquent jamais si ce but est atteint. Aussi s'appliquent-elles indifféremment dans l'un et dans l'autre cas. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer les deux premiers des passages que nous venons de citer avec le troisième.

Or, si l'on passe en revue toutes les formes de composition de ce genre, que nous rencontrons dans les auteurs classiques, l'on ne tardera pas de conclure que celles qui ont leur verbe final en optatif expriment le *minimum*, celles qui l'ont en subjonctif *le degré ordinaire*, et celles qui l'ont en aoriste indicatif le *maximum de la confiance aux moyens dont on dispose pour atteindre son but*.

Lorsque l'auteur du III^e chant de l'*Odyssée* dit :

(ἐνθα Τηλεμάχῳ) θάρσος θῆκεν Ἀθήνη
ἵνα μὴν περὶ πατρός ἐπιουχόμενοις ἔροιτο
ἥδ' ἵνα κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχησι,

et Hérodote (VIII, 7) : que les Perses ἀνῆγον τὰς νῆας ἵνα δὴ τοῖσιν Ἕλλησι μηδὲ συγέειν ἐξῆ, ἀλλ' ἀπολαμβόντες ἐν τῇ Σαλαμῶνι δοῖεν τοῖσιν τῶν ἐν Ἀρτεμισίῳ ἀγωνισμάτων, il n'y a pas de doute que ces

auteurs croyaient qu'il était plus facile à Télémaque de se faire une réputation parmi les hommes, que de se renseigner sur le sort de son père — qu'il était plus facile aux Perses de bloquer Salamine que de s'emparer des Grecs qui s'y trouvaient et de venger leur défaite à Artemisium. Ainsi l'un et l'autre se sont-ils servi du subjonctif dans le premier cas, de l'optatif dans le second.

Il en est de même avec Xénophon lorsqu'il nous fait (*Inst. Cyr.* I, VI, 40) le récit de la chasse au lièvre : Πρὸς δὲ τὸν λαγῶ, dit-il, (Κύριος) κύνας ἔτρεφεν, αἱ τῇ ἐσμῇ αὐτὸν ἀνεύρισκον. Ὅτι δὲ ταχὺ ἔτρευγεν, ἐπεὶ αὐτὸν εὗρεθείη, ἄλλας κύνας εἶχεν ἐπιτετηθευμένας πρὸς τὸ κατὰ πόδας αἰρεῖν. Εἰ δὲ καὶ ταύτας ἀποφύγει, τοὺς πόρους αὐτῶν ἐκμακθάνων καὶ πρὸς οἷα χωρία φεύγοντες αἰροῦνται εἰ λαγῶ, ἐν τούτοις δίκτυα δυσόρατα ἀνεπετάσσουσιν ἵνα ἐν τῷ σφόδρα φεύγειν αὐτὸς ἑαυτὸν ἐμπεσὼν ἐνέδω.

En lisant cette description, on ne peut certes méconnaître que l'auteur considérait le filet comme le plus sûr des moyens dont on dispose pour la chasse au lièvre. Dans sa fuite précipitée, la bête y tombe fatalement et à l'instant elle s'y enlance. Or, pour exprimer ce fait aussi certain que rapide, Xénophon fait usage de ἵνα avec l'aoriste : ἵνα ἐν τῷ σφόδρα φεύγειν αὐτὸς ἑαυτὸν ἐμπεσὼν ἐνέδω.

Tel est aussi le sens de ce genre d'expression dans le passage du *Convive* du même auteur. Ἀριάδνη ἀκούσασα τοιοῦτό τι ἐποίησε, ὡς πᾶς ἂν ἔγνω, ὅτι ἀσμένῃ ἤκουσε. *Ariadne* (la fille qui dans une fête bacchique jouait le rôle de la future épouse de Bacchus) *ayant entendu* (le refrain de l'entrée en scène de son futur) *fit un geste grâce auquel tous les assistants comprirent très bien que la scène qui venait de commencer lui plaisait.*

Il n'y a, par conséquent, aucun doute qu'Euripide en faisant dire à ses Phéniciennes ἵνα κατανασθῶν et non ἵνα κατανασθῶ, il entendait que ces jeunes filles, lorsqu'elles arrivèrent à Thèbes, étaient plus que certaines d'atteindre leur but, et non qu'elles l'avaient manqué. Ce dernier fait nous est indiqué par ce qu'elles disent ensuite εἶτι δὲ Κασταλίας ὕδωρ ἐπιμένει με, et non par la construction particulière de la phrase, comme on l'a enseigné jusqu'ici ;

Or, ce qui arrive dans les périodes indépendantes, arrive aussi dans les conditionnelles. Partout où on les rencontre unies à un temps passé à l'indicatif, les conjonctions ἵνα, ὡς et ἕπωσ, servent toujours à exprimer *le maximum de confiance aux moyens dont on dispose pour réussir*, jamais qu'on a manqué le but.

Lorsqu'Eschyle fait dire à Io (*Prem.* 747-750)

τί δ' ἄρ' ἐμέ ζῆν, ἀλλ' οὐκ ἐν τάχει
ἔρρηψ' ἐμουτῆν ἄπο στυφλοῦ πέτρας
ἕπωσ πέθει σκήψασα τῶν πάντων ἀπηλλύτριον

son intention n'est point d'indiquer que la continuation de ses souffrances est due à ce qu'elle n'a pas eu le courage de se précipiter du haut de la montagne, mais bien d'affirmer que si jamais elle se décidait au suicide, elle pourrait y arriver sûrement par ce moyen.

Et lorsque Sophocle met sur les lèvres de son Oédipe les mots :

ἵνα τυφλὸς τ' ἦν καὶ κλύων μηδέν

son but n'est que de nous signaler le grand désir du vieillard de cesser toute relation avec son entourage, et son regret de ne pas en avoir les moyens.

Telle est aussi la raison d'être de cette syntaxe dans le fameux passage de Ménexène de Platon (p. 89, B) : Οὐς (νέους) ἡμεῖς παραλαβόντες ἐφυλάττομεν ἐν ἀκροπόλει ἵνα μηδεὶς αὐτοὺς διέφθειρεν, ἀλλ' ἐπειδὴ ἀφίκοιντο εἰς τὴν ἡλικίαν χρήσιμοι γίνονται ταῖς πόλεσιν.

Platon croyait qu'en prenant certaines précautions la ville pouvait parfaitement réussir à préserver ses jeunes gens de la corruption. Mais elle ne pouvait jamais être sûre si ces enfants devenus adultes lui seraient de quelque utilité ou non. Aussi s'est-il servi de l'ἵνα avec l'aoriste à l'indicatif pour exprimer la chose qui lui paraissait certaine et de l'optatif pour les choses plus ou moins probables, mais non certaines.

Ces questions étant résolues, il en surgit deux autres non moins intéressantes et plus difficiles à résoudre. Il s'agit d'établir quelle était cette île de Phénicie qui a fourni les prisonnières dont nos choristes ont été recrutées; et quelle est la mer qu'Euripide désigne sous le nom de mer Ionienne.

Pour éviter de se prononcer sur la première de ces deux questions, qui de tout temps, paraît-il, a divisé les esprits, le scoliaste *barbarophone* et l'ancien traducteur d'Euripide se sont bornés à rendre Φοινίσσας ἀπὸ νάσου, l'un par le τὸ νησί τῆς Φοινίκης : οἱ Ἀθηνοῦργοι ἐπρεδάρησαν τὸ νησί τῆς Φοινίκης, l'autre par χερσόνησος τῆς Φοινίκης, laissant le lecteur libre d'entendre ce qu'il voulait par ces termes. Plus hardi qu'eux, le scoliaste qui

aimait à s'exprimer en grec savant — car de tout temps le « grec savant » a eu ses adeptes et ses fanatiques — a voulu identifier le *νήσος Φοινίκης* avec Tyr, et nos Phéniciennes avec les prisonnières faites lors de la conquête de Tyr par Agénor, *τῶν Ἀγγυριδῶν ἐκπεπορηχότων Τύρον καὶ τὰς ἐκκρίτους αὐτῶν τῷ Ἀπέλλωνι πεπομφότων*, sans prendre en considération qu'entre cet événement et l'envoi de nos Phéniciennes à Delphes, il y a eu plus de trois générations écoulées.

Aussi Valkenaër, qui a bien mieux compris Euripide que le scoliaste, n'a point hésité à rejeter toutes ces opinions et à déclarer, avec une sincérité modeste qui lui fera toujours honneur, qu'il ne connaissait pas le pays des Phéniciennes de notre chœur.

Mais cette solution n'était pas de nature à contenter tout le monde, et, quelques années plus tard, la question remise sur le tapis, les plus forts hellénistes de notre siècle se sont occupés de la résoudre. Il est à regretter seulement qu'au lieu de chercher cette solution dans la géographie ancienne de la Phénicie, ils aient préféré tous soutenir l'opinion émise par le scoliaste hellénisant, soit en modifiant la légende, soit en faisant dire à Euripide des choses qu'il n'a jamais dites ¹.

Aucun de ces commentateurs ne s'est souvenu que le pays auquel les géographes et les historiens grecs donnent le nom de Phénicie, portait dans l'antiquité celui de *Xνᾶ* et que ses habitants s'appelaient *Xνᾶκι*. « *Xνᾶ πρότερον ἢ Φοινίκη ἐκαλεῖτο καὶ τό ἐθνικὸν Χνᾶς* (Hérodien), et *Xνᾶς τοῦ Χνᾶ, ἔνομα κύριον*. Οὕτω δὲ ἐλέ-

1. Voir Geelius, *les Phéniciennes*, p. 97-99, Bernardaki, *id.*, p. 297-299.

γέτο ἔ Ἀγῆνωρ· Ὅθεν καὶ ἡ Φοινίκη Ὀγγα ἐλέγετο. » (Choerabosc. *in Bekker, Anecd. græc.*, tom. III, 118.) Tandis que le nom Φοινίκη était donné au pays arrosé par le Jourdain, pays qui ensuite a été appelé la *Judée*, et, en dernier lieu, la *Palestine*. « Σύροι δ' ἄν εἴεν, dit Eusèbe (*Præpar. Ecclesiast.* X, 5), καὶ Ἑβραῖοι οἱ τὴν γείτονα τῆς Φοινίκης, καὶ αὐτὴν τὸ μὲν παλαιὸν Φοινίκην, μετέπειτα δὲ Ἰουδαίαν, καθ' ἡμᾶς δὲ Παλαιστίνην ὀνομαζομένην, οἰκήσαντες », et s'il faut en croire Homère (*Il.* XIII, 710) et l'auteur de la Genèse (*C.* X), les Sidoniens et les Phéniciens étaient considérés à cette époque, sinon comme deux peuples différents, au moins comme deux races formellement distinctes, et qui étaient continuellement en guerre : Τύριοι καὶ Φοινίκης ἦσαν πάντοτε δι' ἔχθρας (Suidas).

Il était, par conséquent, très naturel que les Agénorides, après une guerre contre les Phéniciens, les habitants de la vallée du Jourdain, envoyassent leur plus beau butin à Delphes, et qu'Euripide eut le droit de faire dire à ses Phéniciennes :

Φοίνισσα μὲν γῆ πατρὶς ἡ θρέψασά με
Ἀγῆνωρος δὲ παῖδες ἐκ παίδων δευρὸς
ἐνθάδε μ' ἐπεμψαν ἀχρεθίνων.

« *Nous sommes nées en Phénicie, mais, faites prisonnières de guerre par les fils d'Agénor, nous avons été expédiées ici comme leur plus belle conquête.* »

Nous savons, d'un autre côté, que Tyr n'a jamais porté le nom de l'île de Tyr, νῆσος Τύρος, et bien moins encore celui de

l'île de Phénicie, νῆσος Φοινίκης. Son nom signifie rocher ou promontoire, et, partout où il est question de Tyr, dans les anciens auteurs, elle est toujours mentionnée sous les noms de : Πέλις Τύρου, Πέλις μεγάλη παραλία, Πέλις ἐπικνωτή, Πέλις ὄχυρά, ἡ μεγάλη καὶ ὄχυρά Πέλις τῶν Φοινίκων, etc., et si les événements ont fait disparaître jusqu'à ses derniers vestiges, la description du prophète Ézéchiël suffit seule pour nous donner une idée de sa grandeur et de sa magnificence.

Il est vrai que, devant cette ville il existait une petite île, ἡ νῆσος τῆς Τύρου, qui, dès la plus haute antiquité, en constituait une partie importante. C'était l'acropole de la cité, l'endroit où se trouvaient les sanctuaires et la résidence du roi; Αὔτη δὲ ἡ νῆσος βασίλεια Τυρίων (*Scyllax*), celui, enfin, qui, en cas de danger, servait de refuge aux combattants. (Arrien, *Expéd., Alexand.*) Mais cette île était tellement petite qu'elle ne pouvait porter la ville décrite par le prophète. Et nous savons par l'histoire, que ce ne fut que vers le neuvième siècle avant notre ère que les Tyriens songèrent à l'agrandir, par des remblais, et à la transformer en forteresse de premier ordre. En admettant même qu'il y ait eu des époques où cette île seule représentait la ville de Tyr, ce fait ne peut nullement nous autoriser à confondre Tyr avec l'île de Phénicie mentionnée dans notre chant, vu que, dans ces circonstances, ce furent les Perses et les Assyriens, et non les Agénorides, qui en firent la conquête. Or, comme il est à supposer qu'Euripide était bien plus au courant de ces faits que nous, il ne lui était pas possible de donner à cette île une importance qu'elle n'a jamais eue, ni à la ville de Tyr un nom qu'elle n'a jamais porté.

Mais alors qu'elle était cette île de Phénicie dont il est question dans notre chorique?

A notre avis, l'expression Φαινίσιος ἀπὸ νάσου ne peut être que la traduction grecque d'un terme géographique phénicien, et très probablement de celui de « *Ghezireh-ès-Sour* ou *Ghésourieh* ou *Ghésour* », dont les Sémites faisaient usage pour signaler la partie nord-est de la Phénicie, dans l'acception ancienne du mot; contrée qui avait été occupée dès la plus haute antiquité par les Tyriens.

Comme toutes les *Ghezireh*, la *Ghésourieh* ou *Ghezireh-ès-Sour* de notre discussion, tirait son nom de sa situation entre deux fleuves, l'Arnon et le Jourdain. Aussi était-elle appelée *Senaar* (*Deuteron.* III, 9; XXIII, 4) par les Amorrhéens, *Aram Naharain* « *la Syrie entre deux fleuves* » (*Gen.* XXIV, 10) par les Araméens. Elle avait au nord le mont Hermon, le dernier contrefort de l'Anti-liban; au sud et au sud-est le royaume de Bassan et à l'ouest la Galilée du nord, « la Galilée des nations », dont elle était séparée par le lac de Génézareth et le Jourdain.

Grâce à sa position intermédiaire entre les deux principaux États du monde antique, l'Égypte et la Chaldée, et à ses richesses naturelles, Ghézourieh a, de tout temps, excité la convoitise de ses voisins; et tout porte à croire que les Tyriens s'en étaient emparés peu de temps après leur installation à Tyr. En effet, à leur arrivée dans la terre arrosée par le Jourdain, les Hébreux trouvèrent les Chananéens occupant le pays et si bien installés qu'il ne leur fut plus possible de les en déloger. Καὶ οὖν ἐξωλόθρευσαν εἰς οἴκῳ τοῦ Ἰσραήλ τὸν Γέζουρι καὶ τὸν Μαχατὶ καὶ τὸν Χαναανῶν· καὶ κατοίχει βασιλεὺς Γέζουρι καὶ ὁ

Μαχρτί ἐν τοῖς οἰοῖς Ἰσραήλ ἕως τῆς σήμερον ἡμέρας. (Jc. *Nav.* XIII, 13.) Aussi furent-ils obligés d'habiter au milieu d'eux. Et, à partir de ce moment, ils prirent l'habitude de désigner le pays par le nom de Ghézourieh-ès-Sour, c'est-à-dire la Mésopotamie de la Syrie ou des Tyriens, pour le distinguer d'une part de la Mésopotamie Assyrienne et d'autre part d'une autre localité portant le même nom, et située dans le pays d'Éphraïm (Gezer).

Mais ce qui nous porte le plus à croire que c'était bien le pays de Ghézourieh et sa conquête par les Agénorides qu'Euripide avait en vue, lorsqu'il composait ses *Phéniciennes*, c'est que ce pays était renommé, dès la plus haute antiquité, pour la beauté de ses femmes et des esclaves qui se vendaient sur ses marchés. Ghézourieh était, sous ce rapport, ce que la Circassie de notre temps est pour les Turcs, la Ἑλλάς ἢ καλλιγύναικος pour les Grecs des temps homériques. C'était là que les rois de la Judée et les Pharaons d'Égypte faisaient recruter les premiers sujets de leurs harems, et les Grecs et les Romains leurs plus célèbres hétaires¹.

Il est, par conséquent, très admissible qu'Euripide,

1. Grâce au Papyrus d'Anastasi, nous savons que vers le quatorzième siècle avant notre ère, époque non très éloignée de celle à laquelle se rapporte le drame des *Phéniciennes*, un roi de la Ghézourieh (Nabarain) nommé Satama, envoya à Amen-Hotep III, fils de Toutmès IV, alors suzerain de la Syrie et de la Phénicie, trois cent dix-sept jeunes filles, y compris la sienne, pour le service du harem de ce roi; et nous savons par la Bible, que les reines de Judée qui ont exercé une certaine influence sur l'esprit de leurs maris et ont joué un rôle dans la politique (Thamar, mère d'Absalom, Bethsaïla, femme d'Ourias, Anna, femme de Roboam), étaient toutes des Ghézouriennes, célèbres par leur beauté et leur habileté. On peut recueillir également nombre de renseignements sur ce sujet, dans les comiques grecs et romains, aussi bien que dans Athénée; plus près de nous encore, Antonin le martyr (*Itinéraire*, § 5), décrivant la beauté des femmes de ce pays, beauté qui se conserve d'une manière frappante jusqu'à nos jours, nous informe qu'à son temps on la considérait comme un don de la Vierge Marie.

ayant voulu former le cœur de sa nouvelle pièce des plus belles filles de son temps, l'aît composé de celles que les Agénorides avaient choisies parmi les prisonnières de guerre provenant de la conquête d'un pays renommé pour la beauté et la grâce de ses femmes. Puis, ayant appris que ce pays s'appelait Ghézireh-ès-Sour, il n'a pas hésité à le traduire mot à mot : νῆσος Φοινίκης. Hérodote, un siècle avant lui, en avait fait autant, en donnant au pays situé entre le Nil et le fleuve Astaboras, le nom de l'île de *Meroe*, νῆσος Μερόης.

Telle doit être aussi l'origine du mot « Νῆσί » par lequel le peuple grec désigne de nos jours le département et le chef-lieu de l'ancienne Kynourie.

Il est notoire que les Phéniciens ont occupé le Péloponèse avant les Grecs et qu'un grand nombre de localités de ce pays portaient dans l'antiquité des noms phéniciens (Kiepert). Or, si l'on considère que la plupart des anciennes toponymies de la Kynourie ne différaient en rien de celles de la *Ghésourieh*, « Ἐρμαῖον » (Hermon), Ἐναχός (Enach), Ζαρέτης (Zaret), Λασηά (Leschen), Δάνης (Dan), Θουρία (Tour), Ἰαζορ (Iazor), etc., il est permis, je crois, de conclure que ce pays a été occupé plus particulièrement par les *Ghésouriens* et que les noms Κυνουρία et Κυνούρια ne sont que des transcriptions plus ou moins hellénisées de *Ghésour-ès-Sour* et de *Ghésourieh*. Mais, mieux instruit sur la signification de ce mot, le peuple grec prit bientôt l'habitude d'appeler ce pays par le mot correspondant de sa langue « Νῆσος », et comme tous ceux qui ont été créés par le peuple, ce nom s'est conservé à travers les siècles jusqu'à nos jours, tandis que ceux de Κυνουρία et de Κυνούρια sont demeurés l'apanage de la langue littéraire. Un

passage d'Ariëthe le Tégéate, auteur d'un ouvrage disparu sur les antiquités arcadiennes, nous enseigne que le nom actuel du chef-lieu de la Kynourie était en usage dès la plus haute antiquité en Péloponèse et que la ville appelée « Νῆσος » a eu l'honneur de donner l'hospitalité à Énée, lors de son passage de Grèce en Italie. « Οἰκῆσαι δὲ λέγουσι αὐτὸν ἐν Ὀρχομενῶ τε τῷ Ἀρκαδικῷ καὶ τῇ Νήσῳ λεγομένῃ, καίπερ οὖσα μεσόγθρονι, ὑπὸ τελευάτων καὶ ποταμῶ (Müller, Fragments. Vol. IV, p. 318, et Denys d'Halicarn., A. R. XLIX). Et si en réalité la ville Νῆσος existait aux temps préhistoriques, rien ne s'oppose à ce qu'on considère son nom comme une simple traduction du mot phénicien *Ghesirrah*.

On a aussi beaucoup discuté sur le sens à donner au terme Ἰόνιος πόντος, dans les deux passages d'Euripide où il est question de cette mer, sans toutefois arriver à une conclusion. Les esprits sont divisés en deux camps : les uns ne voulant reconnaître, comme mer Ionienne, que celle qui était connue sous ce nom en Grèce, c'est-à-dire la mer qui sépare cette péninsule de l'Italie; les autres voulant conférer ce nom à plusieurs portions de la Méditerranée.

Se rapportant au passage en question des *Phéniciennes*, le scoliaste dit : Διαπερῶσι πῶς λέγουσιν αἱ κατὰ τὸν ἁρὸν ἀπὸ Φρονίτης εἰς Δελφούς πλεύσασαι κατὰ τὸν Ἰόνιον πόντον καὶ Σικελίαν γεγενηαί, καὶ ταῦτα Ζεφύρου πνέοντος. Ἔνιοι δὲ Ἰόνιον πέλαγος λέγουσι τὸ κατ' Εὐβοίαν πέλαγος, τὸ περὶ Ἰονίαν πέλιον Εὐβοίας, ἣν ἔκτισεν Ἴων ὁ Ξέουου.

Peu satisfait de cette explication, et, se basant sur ce que dit Denys le Périégète, Eustache a voulu étendre les limites de la mer Ionienne jusqu'aux portes d'Égypte; Valkenaër

considérerait comme telle la mer qui baigne les rivages de l'Ionie, en Asie Mineure, tandis que Misgrave, se basant sur le témoignage de Pline, l'identifie avec la mer de Candie et avec celle de la Sicile. Chacun d'eux trace donc aux Phéniciennes de notre chœur un itinéraire tout à fait différent.

Nous croyons que toutes ces difficultés et toutes ces interminables discussions proviennent de ce que les savants, qui se sont occupés d'Euripide, n'ont pas pensé à s'éclairer sur le sens que les anciens donnaient au terme Ἰόνιος πέλαγος. C'est cette question que nous nous proposons d'aborder en dernier lieu, avec la brièveté que les limites de notre travail nous imposent.

Il n'y a pas de doute que la partie de la mer, entre la Grèce et l'Italie, qui la première ait reçu le nom d'Ionienne, fût ce qu'on appelle aujourd'hui le golfe de Corinthe; et cela par la raison que ses rives ont été occupées, dès la plus haute antiquité, par les Ioniens. Aussi son plus ancien nom était-il Ἰόνιος μυχός ou Ἰόνιος κέλευθος.

Ce ne fut que plus tard, lorsque ces Ioniens, devenus plus puissants sur mer, occupèrent les îles situées vis-à-vis de l'entrée de ce golfe, que la désignation « Ionienne » s'appliqua à ces îles aussi bien qu'à la mer qui les entourait. Mais, au lieu d'appeler cette mer Ἰόνιος πέλαγος, on continua à la désigner, jusqu'au temps d'Euripide, sous le nom de Ἰόνιος μυχός ou Ἰόνιος κέλευθος. Hérodote et Thucydide ne la citent que sous ce dernier nom.

Or, au fur et à mesure que les Ioniens s'avançaient vers le nord, les limites de la mer Ionienne s'étendaient également dans la même direction, et, à une certaine époque, le golfe

Ionien correspondait à ce qu'on a appelé, dans la suite, golfe Adriatique. D'où la fusion des légendes : Ἀδριακὸς Ἴωνος οὐδὸς et Ἴωνον πέλαγος ἀπὸ Ἴωνίου ἀνδρὸς Ἰλλυριοῦ. Mais, lorsque les Ioniens eurent découvert l'endroit où les deux péninsules, la Grèce et l'Italie, sont le plus rapprochées l'une de l'autre, ils appellèrent ce détroit Ἴωνος πέρας, et ce fut à cette hauteur que passa plus tard la ligne de démarcation entre le golfe Ionien et le golfe Adriatique.

Grâce à la possession de ce détroit, les Ioniens, chassés du Péloponèse par les Doriens, purent émigrer en masse en Italie et s'établir le long de la côte orientale, à partir de Japygie jusqu'à Acragas, et le nom de Ἴωνος κέλευρος s'étendit alors jusqu'à la mer qui baignait ces rivages.

De sorte que le nom de Ἴωνος κέλευρος ne désignait chez les anciens Grecs que la partie de la mer comprise entre le rivage de la Grèce *continentale* et la partie correspondante de l'Italie, plus les rivages de l'Italie méridionale aussi bien que ceux du Péloponèse. La mer Ionienne avait par conséquent la forme d'un H grec, aux jambages divergents, s'appuyant d'un côté à l'Adriatique, renfermant de l'autre la mer Sicilienne entre ses branches et indiquant, sur la carte, la route que les Grecs suivaient soit pour aller en Sicile, soit pour en revenir.

Un passage de Thucydide (liv. VI, 13) ne laisse aucun doute à cet égard. Nikias, qui était contraire à l'expédition de Sicile, conseilla aux Athéniens, ses compatriotes, de statuer qu'il serait, comme par le passé, permis aux Siciliens de trafiquer dans la mer Ionienne, c'est-à-dire dans les eaux helléniques, comme dans la grande mer, c'est-à-dire la mer

Sicilienne. Ὡφρίζεσθαι τοὺς Σικελιώτας ὄσπερ νῦν ὄροις χρωμένους. πρὸς ἡμᾶς οὐ μεμπτοῖς, τῷ τε Ἴονίῳ κόλπῳ, παρὰ γῆν ἂν τις πλέη, καὶ τῷ Σικελικῷ, διὰ πελάγους, τὰ ἑαυτῶν νεμομένους καθ' αὐτοὺς καὶ ζυμφέρεσθαι.

Dans ce passage, πλέειν τὸν Ἴόνιον κόλπον, signifie cotoyer les possessions ioniennes de la Grèce aussi bien que celles de l'Italie ; et πλέειν τὸ Σικελικὸν πέλαγος veut dire, traverser la grande mer qui s'étendait entre la Sicile et les eaux ioniennes.

Pindare avait, par conséquent, parfaitement raison de dire que, pour aller en Italie, il devait traverser la mer Ionienne, et de même Euripide, en écrivant dans ses *Trouades* que les flots de la mer Ionienne baignaient le rivage arrosé par le Kratès, vis-à-vis de la Sicile. Ces deux poètes n'ont fait que se conformer à ce que leur avait enseigné la géographie de leur époque, et ils ne méritaient nullement les critiques qu'on leur a récemment adressées à ce sujet.

Ce qu'on aurait pu reprocher ici à Euripide, ce n'est pas d'avoir étendu la mer Ionienne jusqu'aux parages de Taras, mais bien d'avoir reporté le fait à une époque de plusieurs siècles antérieures à l'établissement des Ioniens dans ce pays ; et, ce qui est plus grave, de l'avoir fait dans le but de reconnaître aux prétentions de ses compatriotes sur ces parages une ancienneté qu'elles n'ont jamais eue.

Euripide se fut montré, certes, bien plus correct, en faisant dire à ses *Troades* :

Καὶ τὴν Κρισσίαν (au lieu de Λίτυναιον) Ἰφραίστου
Φοινίκης ἀντήρη χώραν
Ἰερῶν (non Σικελῶν) ὄρέων μετ' ἄκρῳ
καρύσσεσθαι στεφάνοις ἀρετῆς ·

Τὴν τ' ἀγγιστεύουσιν γῆν
Ἰονίῳ γαίεσθαι κάλπῳ (non πόντῳ)
ἔν ὑγραίνῃ καλλιστεύων
ὁ ξανθὸν γαίταν πυρσεύων
Κρᾶθις.

et telle doit avoir été très probablement sa première version, car les localités qu'il y mentionne répondent bien mieux à l'idée qu'il a voulu alors exprimer que la Sicile et les pays voisins de Taras.

La localité connue sous le nom de Κρισαία χώρα ou Κρισαίων πεδίων est un pays volcanique, possédant beaucoup de sources thermales et sujet à des tremblements de terre; ce qui justifie la désignation de Ἠφαιστῶν χώρα. Corinthe, située de l'autre côté du golfe et jusqu'en face de Crisse, portait dans l'antiquité le nom de Φρονίκη, et c'est à Krathès, du Péloponèse, que se rapportait, dans l'antiquité, la légende que ses eaux avaient la vertu de teindre en rouge la chevelure de ceux qui s'y baignaient. Dans la version actuelle, il faudra, au contraire, bien forcer la note pour se représenter la Sicile comme Φρονίκη ἀντήρη χώρα et faire croire que les pays habités par les Cyclops et les Laistrygons, pays dont Euripide lui-même, nous donne la plus terrible description dans son *Cyclops*, étaient ceux dans lesquels il comptait faire passer à ses malheureuses Troades leurs jours de captivité.

Mais Euripide avait ses raisons pour tenir ce langage, et le peuple athénien les siennes pour prendre au sérieux ce que son poète favori lui chantait. Il est notoire que le drame des Troades a été mis en scène l'an 415 avant notre ère, c'est-

à-dire l'année où les Athéniens prirent la résolution d'étendre leur domination sur la grande Grèce et l'île de Sicile, qu'ils considéraient comme leur appartenant de droit. « Telle était, alors, dit Plutarque, l'excitation des esprits à Athènes que partout, dans l'Agora aussi bien que dans le Gymnase, on ne voyait que des groupes d'hommes réunis dissertant sur la beauté du pays que la République allait s'annexer, sur ses immenses ressources et sur les droits que la ville d'Athènes avait sur lui de temps immémoriaux. Et malheur à celui, observe Thucydide, qui eût osé faire la moindre opposition à ces idées. »

Il eût été, par conséquent, très maladroit de la part d'un tragédien qui cherchait la popularité, de se hasarder à limiter, dans une pareille occasion, la mer Ionienne au golfe de Corinthe. Aussi Euripide n'hésita pas, en modifiant légèrement son texte, à étendre cette mer jusqu'aux portes de la Sicile, et, comme nous l'avons déjà dit plus haut, à reconnaître aux prétentions de ses compatriotes une ancienneté qu'elles n'ont jamais eue.

Eschyle, le poète sérieux, en avait fait autant lorsque les Athéniens conçurent l'idée d'étendre leur domination sur toutes les îles habitées par les Iones. Il était même allé jusqu'à réclamer tous les pays auxquels Io avait abordé dans ses pérégrinations. Or, s'il faut en croire le scoliaste, Euripide n'a fait, dans cette circonstance, que suivre l'exemple d'Eschyle : *οἱ δὲ φασιν Αἰσχύλῳ αὐτὸν ἕπεσθαι οἰομένῳ πάντα τόπων Ἴόνιον λέγεσθαι, ὃν ἀλλωμένῃ ἐπῆλθεν ἡ Ἴώ.* Un siècle avant Eschyle, Solon, en interpolant un vers dans le catalogue de l'Iliade, reconnaissait aux Athéniens le droit de domination sur l'Égine.

De sorte que, si mal composé qu'il soit, le passage en

question des Troades devra être respecté, tout d'abord parce qu'il est l'œuvre d'Euripide même, et ensuite parce qu'il nous peint, avec un art parfait, l'état psychologique des Athéniens à une époque déterminée et la manière d'agir de notre poète lorsque sa popularité était en jeu.

Mais cette désignation d' « *Ioniennes* » que les Grecs avaient donnée à la mer et aux îles qui séparaient leur pays de l'Italie, avait servi, bien avant, aux peuples d'Asie pour désigner les îles de l'Archipel, habitées par les Iones, ainsi que la mer qui les entourait. Dès la plus haute antiquité, les Sémites, et ensuite les Perses et les Égyptiens, avaient l'habitude d'appeler les îles de l'Archipel, *îles de Yavan* ou *de Younan*, ou *îles des Nations*, et la mer qui les entourait, *la mer de Younan* ou *des Nations*; désignations reprises plus tard par les Turcs et les Arabes.

Or, comme le nom d'Αἰγαίον (Briarée), le héros qui le premier a navigué dans l'Archipel, ne diffère en rien du nom el-Ghion que les Phéniciens donnaient à Poséïdon (Movers), le dieu particulier et le chef de la race Ionienne, et que ce nom se laisse très facilement réduire en 'Ιω, il nous paraît certain que le terme grec Αἰγαῖον πέλαγος est une transcription littérale du terme sémite Bahr-el-Ghion, et qu'il constitue la forme ancienne (*Phénicienne*) de ce qu'on a appelé plus tard Ἰόνιον πέλαγος. Hérodote nous dit que les Ioniens qui ont émigré de Grèce en Asie Mineure, s'appelaient, avant leur émigration, Αἰγαλαῖες, et que le pays qu'ils occupaient au nord du Péloponèse, de Αἰγαλαίαια a été transformée en Ἰωνία. Or, ce qui s'est passé en Grèce est arrivé également en Asie

Mineure et en Phénicie. Sous l'influence des Égyptiens et des Assyriens, les Phéniciens ont été obligés d'adoucir de plus en plus leur prononciation, et, au lieu de *Ghion* ils finirent par prononcer l'ion ou Jion, et les Grecs installés dans leurs parages ne tardèrent pas de traduire *Bahr-el-Jion* par πέλαγος ou θάλασσα τῶν Ἴόνων.

Sur une stèle du musée de Ghizeh dédiée à Ptolémée Lagus, encore satrape d'Égypte, il est dit que ce prince avait établi sa résidence dans le bourg, qu'Alexandre avait fait construire sur le bord de la *mer Ionienne*. Et Pausanias, qui n'était pas un Athénien, en nous faisant (VII, 5, 2) le récit du voyage d'Hercule de Tyr en Asie Mineure, dit : que la barque sur laquelle le dieu voyageait, une fois arrivée à *la mer des Iones*, alla accoster au promontoire de Messate : Συγεία γὰρ ξύλων καὶ ἐκ αὐτῆς ὁ θεὸς ἐκ Τύρου τῆς Φοινίκης ἐξέπλευσεν· ὡς δὲ εἰς τὴν θάλασσαν ἀφίκετο ἡ συγεία τῶν Ἴόνων, εἰσὶ αὐτὴν ὀρμήσασθαι πρὸς ἄκραν τὴν καλουμένην Μεσσάτην.

Il est donc plus que certain que la mer qui, au temps d'Euripide, était connue en Grèce sous le nom d'Ἰόνιον πέλαγος, était appelée de l'autre côté de cette mer, sur la côte asiatique, Ἰόνιος θάλασσα ou Ἰόνιος πόντος, et qu'Euripide, en faisant dire à ses Phéniciennes : nous arrivons de la Phénicie après avoir traversé la mer Ionienne et non la mer Égée, n'a fait que leur rendre leur langage de vraies Phéniciennes.

D'ailleurs l'usage du terme Ἰόνιον πέλαγος pour la désignation de la mer Égée et de celui de Ἰόνιος κόλπος pour celle de la mer Ionienne est tellement fréquent chez les auteurs de l'époque romaine, qu'on est porté à croire que l'insistance des auteurs classiques à appeler cette dernière mer Ἰόνιος κόλπος

et non Ἰόνιος πόντος, avait pour motif le fait que ce dernier nom était déjà appliqué à la mer Égée, et qu'on devait éviter les confusions.

Voilà ce que nous avons à dire pour l'intelligence de cet intéressant morceau de la littérature ancienne que le temps et les circonstances ont rendu méconnaissable. En terminant nous donnons, eu regard du nouveau texte, sa traduction telle que l'a fixée notre étude.

ΣΤΡΟΦΗ.

Τύριον εἰδῶμα λιπεύσ' ἔσαν
ἀχροθίνια λεία
Φοινίσσης ἀπό νόσου
Φοίξω δούλα μελήθρων
Ἴόνιον κατὰ πόντον πλά-
τα πλεύσασα περιόρυτῳ,
κάρπιμον ὑπὲρ πέδον
Σικελίας Ζεφύρου πνοαῖς
ἰππεύσαντος οὐράιαις.

STROPHE.

Choisies parmi les prisonnières de l'Île-de-Syrie pour être attachées au service du temple d'Apollon, nous nous sommes empressées de quitter Tyr, et, montées sur une trirème rapide, nous avons fait voile vers la mer Égée aussitôt que le Zéphire a poussé ses impétueux coursiers vers le pays boisé de la Sicile.

ΑΝΤΙΣΤΡΟΦΗ.

Καδμείων δ' ἔμολον γαίαν
κλεινῶν Ἀγηνουριδῶν
ὁμογενεῖς ἐπὶ Λαίῳ
πεμφθεῖς ἐνθάδε πύργους,
ἴν' ὑπὸ δειράσι νιφερόλοις
Παρνασσῷ κατανάσθην.
(Παγὰ δὲ Κασταλίας
ἔτι μένει με ὕδασ' ἑοῖς)
δεῦσαι παρθένον γλιδάν.

ANTISTROPHE.

Arrivées en Béotie, pays des illustres descendants d'Agénor, nous sommes venues dans la ville aux sept tours, recommandées à ses princes, parents des nôtres, pour qu'ils nous installent au plus tôt sous les cimes neigeuses du Parnasse. En attendant, la fontaine de Castalie ne nous a pas encore vues tremper dans ses eaux nos tuniques virginales.

ΕΠΙΩΔΟΣ.

Ἦ λάμπουσα πέτρα Πυθούς,
διχόρυφον σέλας ὑπὲρ ἄκρων
Βακχειῶν Διονύσου
λατρεῶν Φοιβητίων.
Οἶνα θ', ἃ καθάμερον
στάζεις τον πολύκαρπον

οὐρανῶας ἰεῖσα βότρυν·
Ζεῦ πάτερ ἄντρα δράκοντος, οὐ-
ρειαί τε σκοπιαὶ θεῶν,
νιφθέλλων τ' ἕρος ἰόν, εἰ-
λίσσω ἀθανάτων Νυμφῶν
χορῶς, γενεῖμαι ἄφηθες
παρὰ μεσόμφαλα γυάλα
Φοῖβου Δίρκαν προλιποῦσα.

.
.
.
.
.
.

Νῦν δέ μοι πρὸ τειχεῶν
αἶμα δάϊον φλέγει
σῆμα φονίης μάχης,
ἄν Ἄρης τάχ' οἴσεται
παισιν Οἰδίπου φέρων
πημονῶν Ἑρμούων.

.
.

τᾶδ' ὃ μὴ τύχει πόλει.
κοινὰ γὰρ φίλων ἄχρη,
κοινὰ δ' εἴ τι πείσεται
ἑπτάπυργος ἄδε γὰ,
Φοινίσσῃ χώρῃ Φεῦ, φεῦ,
κοινὸν αἶμα, κοινὰ τέκη
τῆς κερασφόρου πέφυκεν,
ᾧν μέτεστί μοι πόνων.

ÉPODE.

« O montagne lumineuse du Parnasse, double lueur couronnant les fêtes de Bacchus, les cérémonies d'Apollon ! O toi, vigne merveilleuse, qui ne cesses de produire le cep sacré où l'on cueille chaque jour la belle grappe au suc abondant ! Antres divins du Dragon ! Sommets, observatoires des Dieux ! Et toi, chœur des Nymphes immortelles, toi qui dans tes danses entoures cette divine montagne aux sommets neigeux ! Oh, comme nous désirions passer notre jeunesse dans les vallons de Phœbus, centre sacré de l'univers, laissant pour toujours les rives de Dirké !

.
.
.
.
.

« Tandis qu'à présent un peuple ennemi, donne sous nos murs, le signal d'un combat meurtrier, que le Dieu de la Guerre ne tardera pas à déchaîner sur Thèbes, et en même temps tous les malheurs auxquels les Furies ont condamné les enfants d'Œdipe.

.

« Que cela n'arrive point à cette ville ! Car les douleurs de nos amis sont nos douleurs, et si jamais un malheur éclatait sur cette belle contrée, ce serait aussi un malheur pour la Phénicie. Hélas ! hélas ! Béotiens et Phéniciens, nous sommes

tous du même sang, nous sommes tous les enfants d'une seule et même mère, l'Io à la double corne, et c'est de nos propres frères que nous déplorons en ce moment les malheurs. »

